

Hommes, plantes et jardins entre l'île Maurice et le Petit Trianon au milieu du XVIII^e siècle¹

Gabriela Lamy

Chargée de recherche

Direction du patrimoine et des jardins – Service des jardins de Trianon

et

Programme « Le végétal dans les grands jardins européens à l'époque moderne » du Centre de recherche du château de Versailles

gabriela.lamy@chateauversailles.fr

Résumé

De remarquables études ont été réalisées sur le voyage des plantes entre les Indes et la France, en particulier vers le Jardin du roi à Paris (aujourd'hui Muséum national d'histoire naturelle), mais peu se sont précisément penchées sur les liens qui ont existé entre l'Isle de France, aujourd'hui île Maurice, et les jardins de Trianon. Faute de sources primaires, l'historiographie devait en effet souvent se contenter de mentions vagues telles que : « Une foule d'arbres et plantes exotiques qui ornent aujourd'hui nos jardins y prirent naissance² », ou : « Pour enrichir le Petit Trianon, les chefs d'escadre eurent l'ordre de récolter, au cours de leurs navigations, les produits de la flore exotique³. » Les noms de certains des personnages figurant sur la colonne Liénard au jardin de Pamplemousses à l'île Maurice nous donnent une occasion de nous intéresser davantage à ces relations botaniques.

¹. Cet article est issu des « Entretiens du Patrimoine de l'océan Indien (EPOI) » qui se sont déroulés du 29 septembre au 1^{er} octobre 2014 à Saint-Denis de La Réunion. Portant, à la suite de ceux de 2011 sur la ville et l'urbanisme dans cette zone, sur les questions du paysage et du jardin dans les sociétés indiano-océaniques, ils avaient trois objectifs :

- le premier scientifique : près de vingt ans après une première rencontre organisée sur ce thème à La Réunion, il était essentiel de faire un point sur l'état du patrimoine végétal dans des îles et des pays qui sont loin d'avoir réalisé leur transition démographique ;
- le deuxième plus touristique, donc économique : réfléchir à la mise en valeur des jardins et des paysages, les identifier, les protéger, faciliter l'itinérance des populations et des touristes en quête de cette nature endémique ?
- enfin, dans le cadre de l'Association internationale des jardins botaniques, activer un réseau des jardins de la zone indiano-océanique, échappant de cette manière à l'un des syndromes iliens, le repli sur une nature certes exceptionnelle, mais coupée des « autres ».

Notre participation à ce colloque intervenait à l'occasion d'une table ronde, « De l'*Hortus Indicus Malabaricus* au Jardin planétaire », où se trouvaient présentés pour mémoire le cadre, les acteurs et les plantes rapportées des Indes orientales au Petit Trianon.

². LE ROI 1864, p. 35.

³. DESJARDINS 1885, p. 22.

Entrées d'index

Louis XV, Marie-Antoinette, Louis de Noailles duc d'Ayen, Mme de Marsan, Louis-Guillaume Lemonnier, Joseph-François Charpentier de Cossigny, Laurent Dereine, François-Étienne Le Juge, Pierre Poivre, Philibert Commerson, René Galloys, Félix Delahaye, Jean-Baptiste Fusée-Aublet, jardins du Petit Trianon, « Mongoust », « Le Réduit », « Mon Plaisir », jardin de Pamplemousses, obélisque Liénard, buis de Chine, coco de mer, muscade, épices

Plan

La cour et le réseau des amateurs de plantes « rares et précieuses » à Versailles

Le jardin botanique de Louis XV à Trianon
Le jardin du duc d'Ayen à l'hôtel de Noailles à Saint-Germain-en-Laye
Le jardin de Mme de Marsan, puis du docteur Lemonnier, premier médecin ordinaire du roi à Montreuil
Le jardin de Mesdames, tantes du roi, à Bellevue

Jardins de l'île Maurice

Au temps de la Compagnie, les premiers jardins d'acclimatation :
« Le Réduit » et Jean-Baptiste Fusée-Aublet (1723-1778)
« Mongoust » et François-Étienne Le Juge (1709-1766)

Sous le gouvernement royal :
« Monplaisir » et Pierre Poivre (1719-1786)

Quelques pourvoyeurs des jardins de Trianon

Pierre-Laurent Dereine (1719-1799), commandeur à l'île Maurice
Philibert Commerson (1727-1773), membre de l'expédition Bougainville
L'abbé Rochon (1744-1817) et le coco de mer
L'abbé René Galloys (1723-1772), naturaliste du roi
Félix Delahaye (1767-1829), jardinier de l'expédition d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse

Conclusion

Le 9 septembre 1765, *L'Avant-Coureur*, journal hebdomadaire publié de 1760 à 1773, informe ses lecteurs de l'arrivée à Trianon de plantes rares en provenance de Chine :

Le dix-neuf du mois dernier [août 1765] le Thé que l'on attendoit est arrivé à Trianon, et le vingt-quatre M. Richard, Jardinier Botaniste du Roi, l'a fait voir à S.[a] M.[ajesté] en présence de M. l'Abbé Gallois qui, par zèle pour l'Histoire naturelle, avoit entrepris le voyage de la Chine, et dont les soins ont fait parvenir jusqu'à Trianon un arbre qu'on n'avoit jamais vu en Europe ; il en a aussi apporté des graines qui étant fraîches germeront sans doute dans nos serres. Il sera facile ensuite de le transporter dans nos Colonies, comme on a porté le Caffier : ce sera une nouvelle branche du commerce pour ces contrées. M. l'Abbé Gallois a de plus apporté le Manguier, le Jambos, le Suiffier et plusieurs autres Arbres curieux avec une Collection complete de graines du Pays.

Plusieurs noms cités dans cet article (Louis XV, le jardinier du roi Claude Richard, l'abbé Gallois), plusieurs plantes (thé, café, manguier, jamrosat, suiffier, collection de graines) et lieux (Chine, colonies [île Maurice et Antilles], Trianon), l'allusion à une « branche de commerce pour ces contrées » incitent à s'interroger sur cet intérêt botanique, horticole – et aussi commercial par rapport aux colonies françaises – qui se manifeste à la cour de Versailles, et plus particulièrement à Trianon, à partir de 1750.

Or, si le jardin botanique de Louis XV est très souvent évoqué, si de remarquables études ont été réalisées sur la « machine coloniale française » ou sur l'odyssée des plantes et des voyageurs-botanistes⁴, peu se sont spécifiquement penchées sur la composition et l'enrichissement de la collection botanique de Louis XV à Trianon, faute de sources primaires. Il faut s'appuyer sur des documents plus divers tels que presse⁵, correspondances, mémoires, planches d'herbier et illustrations de plantes, pour esquisser le réseau – principalement d'amateurs – mis en place à la cour de Versailles en vue d'enrichir la collection royale, et apprendre par ce biais quelles plantes, quelles graines étaient présentées au roi, d'où elles provenaient. Notre ambition ne va donc pas plus loin ici que de suivre la route de quelques-unes de ces plantes depuis l'île Maurice et de présenter certains de ceux qui les y ramenèrent et en prirent soin.

Nous nous proposons ainsi dans un premier temps de retrouver quelques-uns des membres de la cour assez amateurs de plantes exotiques pour en avoir entretenu une collection dans de coûteuses serres chaudes, à commencer bien sûr par le roi lui-même. Et, dans un deuxième temps, nous remonterons vers les premiers jardins de collection de plantes mis en place à l'île Maurice à l'époque de la Régie de la Compagnie des Indes orientales, avant de partir à la rencontre de ces voyageurs récolteurs de plantes qui les ramenèrent en France.

⁴. McCLELLAN III et REGOURD 2011, ALLORGE et IKOR 2003, GENEST 1997 et SPARY 2000, ce dernier ouvrage traitant plus particulièrement du Jardin du roi à Paris.

⁵. LAMY 2011.

La cour et le réseau des amateurs de plantes « rares et précieuses » à Versailles

L'exposition « Sciences et curiosités à la cour de Versailles » qui s'est tenue du 26 octobre 2010 au 27 février 2011 au château de Versailles a permis de rendre visible le rôle de Versailles dans les origines des nombreuses découvertes scientifiques et techniques initiées aux XVII^e-XVIII^e siècles. L'Académie des Sciences, créée par Colbert en 1666 et qui siégeait au Louvre, donnait aux savants la possibilité de mener leurs recherches en étant pensionnés par le roi. Plusieurs disciplines intéressant notre propos y avaient été créées : botanique, histoire naturelle, astronomie ou géographie. Ainsi Bernard de Jussieu (1699-1777), Michel Adanson (1727-1806), le docteur Louis-Guillaume Lemonnier (1717-1799), Henri Duhamel du Monceau (1700-1782), le médecin et économiste François Quesnay (1694-1774), l'astronome Alexis-Marie Rochon (1741-1817) ou encore Pierre Poivre (1719-1786), tous associés ou pensionnaires de l'Académie, y côtoyaient la cour, avec ainsi la possibilité d'y présenter leurs travaux.

Aussi retrouvait-on à Versailles des lieux spécifiquement dédiés à la science : trois étages de cabinets scientifiques développés tout près de l'appartement du roi, la Ménagerie royale permettant l'anatomie comparée des animaux, et Trianon où l'agronome Duhamel du Monceau étudiait l'acclimatation des arbres étrangers tandis que Bernard de Jussieu y proposait une nouvelle classification des plantes dans le nouveau jardin botanique de Louis XV.

Louis XV avait en effet fait « rassembler à Trianon les plantes les plus rares et les plus précieuses⁶ », mais d'autres membres de la famille royale et quelques personnalités de la cour en avaient fait de même, en tant qu'amateurs ou amatrices éclairées, manifestant un esprit instruit et une grande curiosité scientifique et géographique – l'appellation « rares et précieuses », que l'on retrouve dans plusieurs sources, désignant les plantes étrangères à la France, dites aussi parfois « exotiques », qu'elles proviennent d'Amérique du Nord, des Indes orientales et occidentales, de la Chine ou du cap de Bonne-Espérance.

Le jardin botanique de Louis XV à Trianon

La création d'un jardin botanique à Trianon avait été inspirée à Louis XV par Louis de Noailles, duc d'Ayen (1713-1793) – tout comme John Stuart, troisième comte de Bute (1713-1792), avait incité à Kew la princesse douairière Augusta d'Angleterre (1719-1772) à le faire, la conseillant en matière botanique et horticole : la mère du futur roi George III avait rassemblé une collection de 3 400 espèces, que lord Bute considérait en 1767 comme « *by far the richest in Europe*⁷ », tandis que, du côté français, Claude Richard (1705-1784), jardinier du roi à Trianon, écrivait le 24 juin 1762 à son fils Antoine parti herboriser en Espagne : « Je finis actuellement de planter le

⁶. LEBRETON 1787.

⁷. RAY 2007, p. 41.

En février 1766, une grande serre hollandaise fut construite au bout du jardin botanique¹² (ill. 2) : elle fut démolie quelques années plus tard et reconstruite en face de la maison du jardinier, au Petit Trianon. Les matériaux issus de la démolition furent réemployés par Noël-Bénigne Guiard, entrepreneur, qui accepta le 9 juin 1777 de livrer au plus tard le 1^{er} septembre suivant un nouveau bâtiment à usage d'orangerie et de serre chaude pour le jardin de la Reine, et Jean-François Yvon qui s'engagea le 31 mai 1777 à en couvrir le toit en quatre mois¹³. Ce nouveau bâtiment était destiné à abriter en hiver 82 caisses d'orangers, 72 caisses d'arbustes étrangers d'orangerie et environ 3 000 pots et petites caisses de serre chaude en plantes et arbustes étrangers disposés sur des gradins¹⁴. Une première étude du recueil de gravures de Pierre-Joseph Buc'hoz publié en 1783 et 1784, *Le jardin d'Eden : le paradis terrestre renouvelé* [sic] dans le jardin de la Reine à Trianon, a permis de retrouver certains voyageurs et botanistes qui avaient permis de constituer dans les jardins de Trianon cette collection botanique encore peu connue de nos jours¹⁵.

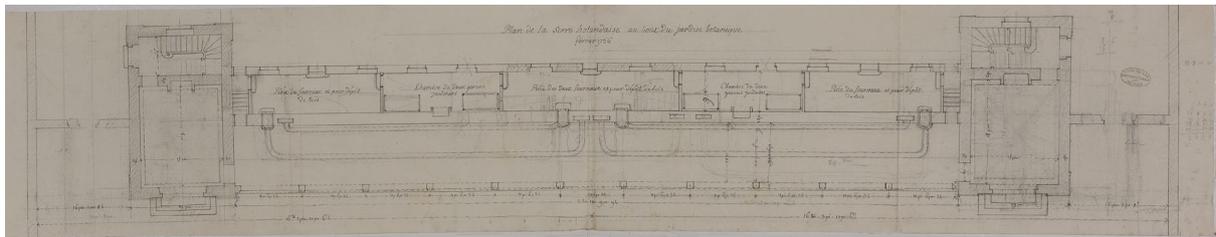


Illustration 2 : « Plan légendé et coté de la nouvelle serre hollandaise, février 1766 ». Archives nationales, Cartes et Plans, O¹ 1887, dossier 1, n°90
© Château de Versailles /J.-M. Manai

¹². AN O¹ 1887 liasse 1, n° 97 et 90 : « Plan de la serre hollandaise au bout du jardin botanique ».

¹³. AN O¹ 1875 : « Démolition et reconstruction de la serre du jardin de la Reine à Trianon [...] 31 mai 1777 ».

¹⁴. AN O¹ 1878 liasse 1 : « Entretien du jardin François et anglois du petit Trianon à la charge du S^r Richard à commencer du 1^{er} janvier 1785 », consultable sur la base Hortus, [en ligne :] : <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=216> .

¹⁵. LAMY (Gabriela) 2010.

À la Révolution, au cours du mois d'octobre 1792, les plantes rares furent envoyées au nouveau Jardin national des plantes de Paris. Un « État des bâtiments affectés au logement du citoyen Richard et des serres pour le placement des plantes rares... », rédigé le 8 mars 1799, nous offre une description du bâtiment dont l'usage horticole était double (orangerie et serre chaude) (ill. 3) :



Illustration 3 : Orangerie et ancienne serre chaude du Petit Trianon en 2019
© Gabriela Lamy

La grande serre chaude est composée de trois divisions dont l'une vitrée dans toute la longueur et hauteur de sept mètres soixante-dix-neuf centimètres.

[...] Les deux autres parties dites les deux orangeries sont éclairées par huit croisées ayant douze carreaux de hauteur ;

[...] La communication de la serre chaude aux deux parties d'orangerie se fait par deux portes vitrées¹⁶.

Aujourd'hui, la partie centrale de la serre chaude est dépourvue de vitres et recouverte d'une glycine. Elle a totalement perdu son sens en tant que lieu de collection de plantes précieuses mais reste un témoin privilégié – même si muet – dans l'évocation du voyage des plantes.

En face de l'orangerie du Petit Trianon, la maison du jardinier¹⁷ abritait la bibliothèque de Claude Richard (ill. 4).



Illustration 4 : Maison du jardinier au Petit Trianon en 2006
© Gabriela Lamy

De 2006 à 2015, elle a accueilli le Centre de recherche du château de Versailles. Au premier étage, à gauche, on aperçoit les deux fenêtres de la bibliothèque du jardinier.

¹⁶. Archives municipales de Versailles (désormais AMV), 5M 1655 : « Etat des bâtiments affectés au logement du citoyen Richard et des serres pour le placement des plantes rares..., 18 ventôse an 7^e [8 mars 1799] ».

¹⁷. HEITZMANN 2008.

On y trouvait entre autres les douze volumes de l'*Hortus indicus malabaricus* d'Henrik Adrian van Rheedé, les quatre volumes de l'*Herbarium Amboinense* de Georg Rumpf ou l'*Amoenitatum exoticarum* d'Engelbert Kaempfer (ill. 5)¹⁸ permettant au jardinier d'identifier graines et plantes rapportées par les voyageurs et témoignaient ainsi de ses compétences scientifiques.

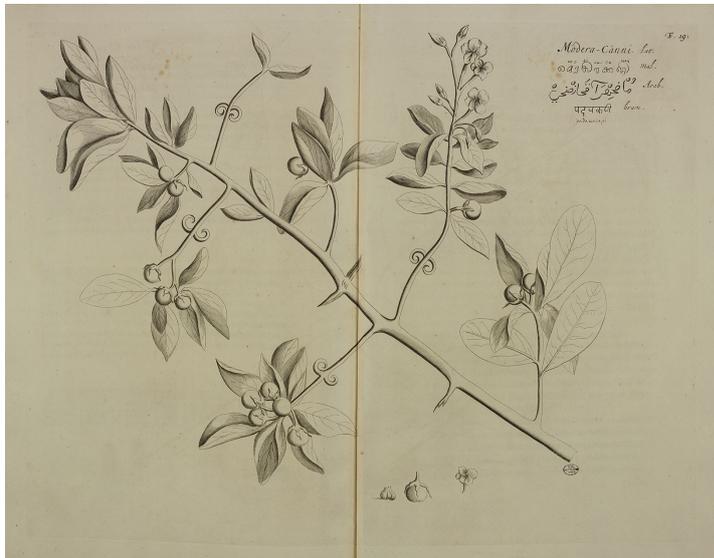


Illustration 5 : « Modira-canni », [*Hugonia mystax* L.], dans Van Rheedé, 1673-1703, t. 2, pl. 19
© Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle

L'ouvrage permettait de reconnaître et de répertorier les usages des plantes venant d'Inde. Le nom des plantes est donné en latin, arabe, konkani et malayam.

Parmi plusieurs sources manuscrites qui mentionnent la réalisation d'un herbier à Trianon, une évoque en 1799 la présence de « l'herbier du jardinier de l'école centrale » dans la « chambre dite à fleurs » de la maison du jardinier¹⁹. Il n'a pas été retrouvé à ce jour. Seules quelques planches de plantes récoltées par des botanistes et portant la mention « ex H. reg. Trian. » (« du jardin royal de Trianon ») sont conservées à l'herbier du Muséum national à Paris : elles ont permis d'identifier plusieurs dizaines de plantes exotiques présentes à Trianon (par ex. *infra* p. 34).

Le jardin du duc d'Ayen à l'hôtel de Noailles à Saint-Germain-en-Laye

Louis de Noailles, duc d'Ayen, qui jouissait de la faveur particulière de Louis XV, avait établi son propre jardin botanique vers 1750 à l'hôtel de Noailles, à Saint-Germain-en-Laye. Gouverneur des châteaux, jardins, parcs et forêts de chasse de Saint-Germain-en-Laye, il avait confié l'organisation de ce jardin, mitoyen du domaine royal, au docteur Louis-Guillaume Lemonnier, titulaire du brevet de médecin de la Charité de Saint-Germain-en-Laye depuis le 26 août 1747, et qui, le 1^{er} avril 1747, avait obtenu un « passeport général dans sa recherche des plantes curieuses et singulières qui méritent d'être cultivées dans le jardin royal de Paris²⁰ ».

¹⁸. Archives départementales des Yvelines (désormais ADY), 3E 43/261 : « Inventaire après-décès de Claude Richard, 1784 ».

¹⁹. *supra*, n. 16.

²⁰. AN O¹ 91, fol. 135-136 et 355 : merci à Nicole Lallement du programme « Réseaux et sociabilité à la cour » du Centre de recherche du château de Versailles pour la communication de ces informations.

Le roi prenait plaisir à s'y promener, et Louis Lebreton, bibliothécaire du duc de Noailles, a publié en 1787 un *Manuel de botanique, à l'usage des amateurs et des voyageurs*²¹... où les liens entre le jardin de Saint-Germain et celui de Trianon sont clairement exposés :

les pays étrangers furent à cet effet mis à contribution par différents voyageurs que Sa Majesté envoya dans les contrées les plus éloignées : elle voulut bien permettre à diverses personnes, et en particulier à M. le Maréchal de Noailles, de coopérer à cet établissement [de Trianon], en y plaçant ce qu'il possédait de plus précieux en arbres étrangers et de serre chaude. M. le Maréchal de Noailles présida encore à la formation de ce jardin, et c'est à lui qu'on est redevable d'en avoir fait confier la direction à M. Richard père, Jardinier habile, et Botaniste très-instruit.

C'est ainsi que les 25 et 29 août 1761, un *Laurus indica* en fleurs (*Persea indica*) fut apporté de Saint-Germain au jardin botanique de Trianon, ainsi qu'un *Bocconia*, plante originaire d'Amérique du Sud, « aussi grande qu'un homme »²².

Malheureusement aucun plan du jardin botanique du duc de Noailles n'a pu être retrouvé à ce jour, malgré les récentes recherches entreprises²³. Cependant, après la mort de Louis de Noailles, en janvier 1794, son domaine fit l'objet d'une vente aux enchères. Plusieurs lots totalisant en tout 1 342 plantes en pots et en caisses et 7 536 plants, arbustes et arbres furent vendus pour 10,218 livres (figuier d'Adam ou bananier, canne à sucre, myrtes, etc). On y relevait un lot de 30 végétaux de serre chaude et d'orangerie (*Protea argentea*, *Jatropha moluccana* ou noyer de bancoule, *Sideroxylon* ou bois de fer, *Indigofera* ou indigotier, *Dodonaea viscosa* ou bois de reinette, etc.) qui fut retiré de la vente pour « l'École botanique nationale » le 10 janvier 1794²⁴. L'année suivante, les bâtiments qui comprenaient une orangerie, une serre chaude et une pépinière furent cédés à différents acquéreurs. Il n'en reste rien aujourd'hui, la propriété ayant été lotie, vendue et réaménagée au cours du XIX^e siècle.

Le jardin de Mme de Marsan, puis du docteur Lemonnier, premier médecin ordinaire du roi, à Montreuil

Marie-Louise de Rohan-Soubise (1720-1803), gouvernante des Enfants de France, veuve du comte de Marsan, acheta le 30 novembre 1759 au Grand Montreuil, à Versailles, une maison appelée « Maison des Italiens ». De 1759 à 1776, elle vint s'y détendre à l'écart des contraintes de la cour. C'était l'occasion de manifester son réel intérêt pour l'horticulture, comme le confirma en 1795 Dufort de Cheverny : « [elle] donnait dans les arts, la botanique surtout²⁵ ».

²¹. LE BRETON 1787.

²². Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle (désormais BC MNHN), Ms 689 : « Deuxième partie du second recueil de matériaux concernant la botanique le jardinage et la décoration des jardins. 4 juillet 1761 ».

²³. BRISSARD et WICK 2016.

²⁴. LAMY 2016.

²⁵. DUFORT DE CHEVERNY 1886, p. 104.

Elle avait rencontré en 1756 le docteur Louis Guillaume Lemonnier (1717-1799), lui-même passionné de botanique : elle mit son jardin à sa disposition et sur ses conseils fit construire à son extrémité une grande serre avec comble en appentis recouvert d'ardoises. Le 12 octobre 1776, elle lui vendit sa maison. Elle n'en continua pas moins depuis la cour de Versailles à intervenir pour faciliter l'embarquement des caisses de plantes et de graines à bord des navires ou empêcher à leur arrivée en France les visites et fouilles intempestives qui en gâtaient le contenu.

Lemonnier était alors « premier médecin ordinaire du roi, professeur de botanique au Jardin Royal [à Paris], membre de l'Académie des Sciences²⁶ ». Grâce au soutien de Mme de Marsan et de son frère le prince de Soubise (1715-1787), il bénéficiait de contacts avec de nombreux officiers de la Compagnie des Indes et des colons qui lui faisaient parvenir graines et plantes à Versailles :

Lemonnier et quelques-uns de ses amis ont puissamment contribué à faire naître et à encourager en France ce goût pour naturaliser les végétaux utiles. Lemonnier se livra sans interruption à cet objet pendant plus de cinquante années. Les jardins de Saint-Germain, de Trianon, de Bellevue furent remplis par lui des arbres étrangers les plus rares²⁷.

De 1769 à 1783, il correspondit ainsi de manière très suivie avec Joseph-François Charpentier de Cossigny (1734-1809), colon établi à l'île Maurice. Ce dernier né à Port-Louis²⁸ où son père était ingénieur du roi, avait embrassé la même carrière en 1760. Il avait voyagé à Canton, à Batavia, à Pondichéry et au Bengale avant de s'installer à l'île Maurice où il avait acquis en 1764 une habitation nommée « Palma » aux pieds des Trois Mamelles et de la Montagne du Rempart²⁹ (ill. 6). Il avait introduit dans son jardin de nombreux fruits des Indes et de la Chine, en particulier le bois noir (*Albizzia Lebbeck*) et une variété de canne à sucre de Batavia. En 1768, Philibert Commerson, botaniste de l'expédition de Bougainville (*infra* p. 33), qui avait séjourné six semaines chez lui à « Palma », en était reparti avec un herbier grandement enrichi.

²⁶. MERCET 1926 ; CACHAU 2008, p. 34 et suiv.

²⁷. CUVIER 1819, p. 97.

²⁸. Il a été baptisé le même jour que sa petite sœur Marie-Élisabeth née trois jours plus tôt, le 15 juin 1736, à Port-Louis, à l'île Maurice. Il était âgé « d'environ 2 ans ».

²⁹. STAUB 1999 : merci à la Société de l'histoire de l'île Maurice pour la communication de ce document.

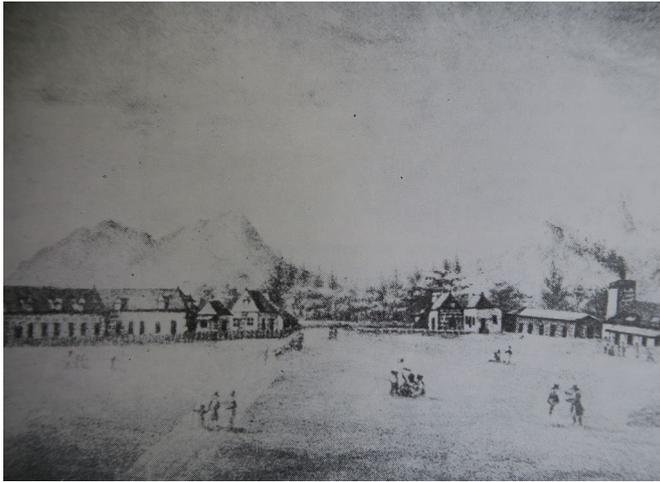


Illustration 6 : Pitot, « Habitation Palma »
© Mauritius Institut, Port-Louis (île Maurice)
Publié dans Rouillard, 1964-1979, p. 298a

Les cent-vingt-quatre lettres de Cossigny à Lemonnier qui nous sont parvenues nous permettent de suivre de manière très vivante les relations entre un notable de l'île Maurice et un officier de la cour³⁰. Dans la première, adressée le 17 janvier 1769 de Maurice, il proposait à Lemonnier d'établir :

une correspondance qui pourra nous être agréable à tous deux par les envois que nous pourrons nous faire réciproquement, vous, des graines et plants d'arbres de France qui manquent à notre Isle, et moy de toutes les productions étrangères que je pourrai recueillir. Depuis quelques années, mon goût m'a porté à faire dans ce genre une collection de tout ce qui présente un objet d'agrément, d'utilité ou de curiosité.

La suite de leur correspondance mentionne en particulier des envois de graines de plantes, de marmelades et de gelées, de toile fine de Madagascar (« l'embarrassant est de savoir comment vous le faire passer, car cette étoffe est très-prohibée... »), de cachou, de différentes huiles essentielles de rose, de ravensera, de camphre ou de cannelle. On y trouve mention de Mme de Marsan qui, nous l'avons vu, permit au docteur Lemonnier d'enrichir sa collection de plantes en facilitant, grâce à son influence déterminante, l'embarquement des caisses à destination ou en provenance des colonies.

Au mois d'août 1772, eut lieu à Compiègne la première rencontre entre Cossigny et Lemonnier. Arrivé à Lorient le 16 juillet 1772 après seize ans d'absence hors de France, Cossigny lui annonça d'emblée l'envoi à « l'hôtel de Marsan à Versailles » de sept caisses contenant de graines et plants d'arbres rares de l'Inde : longanes, caramboliers, attiers, jamrosades, bois noir (*Albizzia lebeck*), manguiers, orangine (*Triphasia trifoliata*), canneliers – les premiers d'après lui que l'on eût vus en France³¹. Il se déclara « comblé de joie d'apprendre que cet envoi est agréable au Roy. Vous connaissez le sentiment de tout français pour Son Maître » – ces plantes étaient donc destinées à Trianon. Il ajouta, le 4 août 1772 :

³⁰. BC MNHN, Ms 1995 : Recueil de 124 lettres adressées par Joseph-François Charpentier de Cossigny à Louis-Guillaume Lemonnier, 17 janvier 1769 / 25 décembre 1783.

³¹. BC MNHN, Ms 1995 : « Cossigny à Lemonnier, 16 août 1772 » ; [en ligne :] : <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=365> .

quatre pots de confiture dont deux de marmelade et deux de gelée de mangues faites à l'Isle de France et qui vous sont destinées. Cet envoi n'a rien de précieux que la rareté et que le plaisir que vous pourrez prendre à faire goûter à Mad^e la Princesse de Marsan des confitures d'un fruit étranger et fameux dans les Indes.

En échange, à l'occasion d'une visite que Cossigny fit à Trianon en novembre 1773, le jardinier du roi Claude Richard, lui promit pour son habitation mauricienne des graines d'épine rouge, de rhubarbe et de pivoine. Cossigny obtint aussi des graines et des plants d'arbres fruitiers de France pour « Palma » auprès du jardinier de Lemonnier à Montreuil – dont sa correspondance nous apprend qu'il se nommait Contour – et en acquit chez « Andrieux, fameux grainier » à Paris : une emplette « considérable de graines pour nos Isles, qui joint à ce que vous m'avez procuré, transportera chez moy toute la France botaniste » (5 décembre 1773). Ainsi, si des plantes orientales arrivaient à Versailles, en retour de nombreuses plantes françaises furent envoyées à Maurice.

Grâce au soutien de Lemonnier, Cossigny était aussi devenu correspondant à l'Académie des Sciences et, avant de repartir, il lui suggéra de sensibiliser le roi à la création d'une collection de bois : « N'oubliez pas d'entretenir notre Maître dans le goût de former une collection de tous les bois étrangers et préparez le sur l'ordre important que nous désirons pour nos envois » (20 février 1774). Il demanda aussi à Lemonnier de recevoir un de ses bons amis, Augustin Panon de Maisonneuve (1720-1781), créole de l'Isle Bourbon qui cultivait sur son habitation des plantes étrangères : « Il sera très curieux de parcourir vos serres et celles de Trianon et je suis assuré que vous serez content de ses connaissances » (25 mai 1775).

Cossigny réembarqua le 4 juin 1775 à Lorient où il séjourna un mois avant son départ, en profitant pour rendre visite au docteur François de Salles-Joseph-René Galloys (1719-1779), médecin du roi, chargé de la serre du Roy à Lorient et frère de l'abbé Galloys (*infra* p. 38).

À Maurice où il arriva après six mois et demi de voyage, il reprit la gestion de ses biens, dont une cafétéria de 100 000 pieds qu'il comptait augmenter d'une plantation de canneliers. Sa correspondance nous apprend qu'il employa sur son habitation³² le petit-fils de Claude II Richard, Claude-Jules Richard (ill. 7), afin d'y dessiner et exécuter des parterres. Né le 23 novembre 1755 à Versailles – à l'époque où son père était jardinier-fleuriste de Mme de Pompadour à l'Hermitage³³ –, le jeune homme rêvait de parcourir le monde. Mais ne « connaissant rien à la taille des arbres et surtout à la végétation tropicale », Cossigny, qui l'avait engagé « par considération de son père » et éduquait depuis quinze ans un « jeune noir qui a de la bonne volonté », préféra le recommander à l'un de ses amis « millionnaire »³⁴ qui

³². Une habitation correspond à une unité d'allocation de concessions. Elle a une surface de 156 arpents. L'arpent colonial mesure 4 221 mètres carrés, soit 65,8 hectares. Un domaine peut avoir plusieurs habitations. Merci à Jean-Paul Morel pour cette information.

³³. BOURZAT 2009.

³⁴. S'agirait-il de Jacques Leroux de Kermorseven (?-1789) négociant et armateur originaire d'Auray ? Il passait pour être le propriétaire le plus riche de l'île avec un patrimoine de 1,5 million de livres, de 2000 bêtes à cornes et de 600 esclaves.

installait une maison de campagne et qui le prit à son service à partir du 1^{er} avril 1776 avec un traitement supérieur à celui que Cossigny lui proposait alors (3 avril 1776).

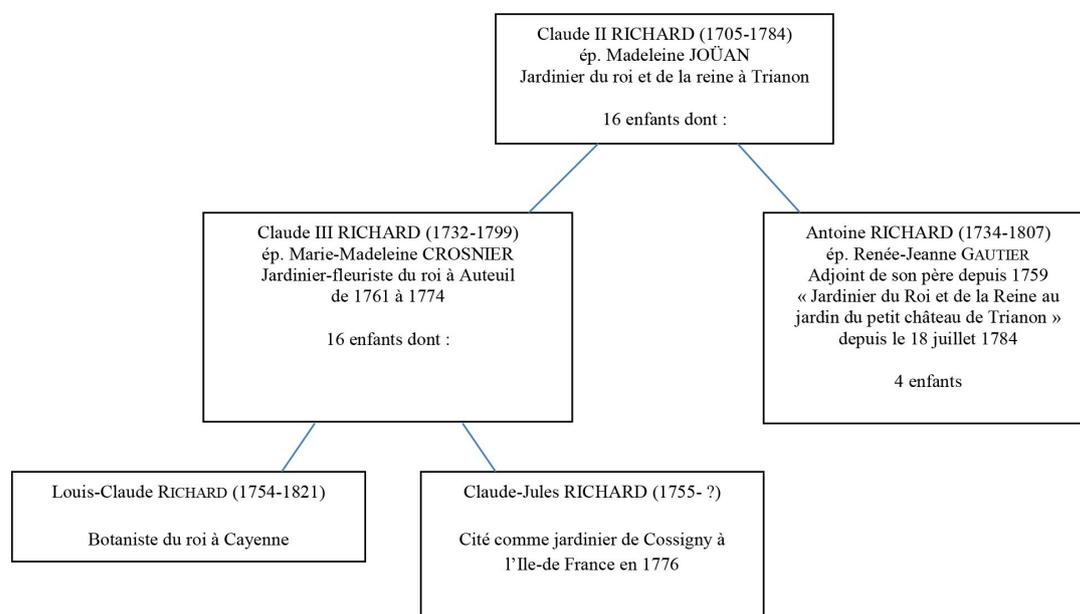


Illustration 7 : Généalogie succincte des Richard

Les échanges reprirent entre Maurice et la France. En 1776, Cossigny fit passer à Lemonnier, par l'intermédiaire de son cousin qui embarquait sur le *Flamand*, deux plants de muscadiers sous le nom de « sapotillers » car :

... je crois qu'il conviendrait de taire le nom de nos Muscadiers. Mon cousin les embarque sous le nom de Sapotillers. Le Ministre suscité par mes ennemis, pourrait me faire querelle d'avoir enlevé deux plants précieux à la Colonie. Il serait peut-être jaloux de n'en point avoir à présenter au Roy. Enfin, Mon ami, arranger cela pour le mieux ; et faites en sorte que je ne sois point compromis (12 février 1776).

En effet, sur l'Île de France, une ordonnance avait été cosignée le 16 juillet 1770, par l'intendant Pierre Poivre et le gouverneur François-Julien du Dresnay-Desroches, pour considérer comme un délit de haute trahison l'exportation non officielle de plantes ou de graines d'épices : une décision qui traduisait l'importance accordée aux plantes et épices récemment introduites avec parfois bien des difficultés sur l'île³⁵. Mais Cossigny entretenait d'excellentes relations avec Jean-Nicolas Céré (1738-1810), directeur du jardin de Pamplémousses depuis 1775. Il continua donc à participer à l'envoi de « Graines pour le roi ». Plusieurs états du contenu de caisses rédigés le 25 juin 1778 permettent de repérer 46 sortes de plantes ainsi expédiées en France, provenant de Chine, de Ceylan, d'Inde ou même de Tahiti (août 1778) (ill. 8).

³⁵. ROUSSEL et GALLOZZI 2004, p. 46.



Illustration 8 : Graines de longane, mangue, avocat, durian, citron combava, atte, pomme de Cythère, cœur de bœuf
© Cl. Christophe Fouin

En 1786, il fit encore parvenir au comte d'Angiviller des ananas pour la famille royale à Choisy :

J'ai supposé que cet envoi pourrait vous faire plaisir, en ce qu'il vous procurerait le moyen de présenter un jour au Roi, à la Reine et à la Famille Royale des Ananas différents de ceux qu'ils connaissent, et qui ne sont pas inférieurs en goût et en qualité à ceux de France³⁶.

Malheureusement l'ouverture des caisses arrivées après plusieurs mois de traversée ne révéla que des plants pourris...

Toutes les graines et plants envoyés à Versailles par Cossigny à Lemonnier étaient donc en partie transmis au jardin de Trianon. Mais, pour en revenir au jardin de Montreuil, un inventaire de ses biens mobiliers et immobiliers que Lemonnier fit rédiger en juillet 1793, suite à la mort de son épouse, nous permet de connaître un peu sa configuration³⁷. Nous nous intéresserons plus particulièrement pour cela à l'inventaire des « arbustes et plantes étrangères », estimé sur les avis contradictoires d'Antoine Richard, cité comme « jardinier conservateur des plantes rares et précieuses de trianon y demeurant » à qui Lemonnier avait spécialement fait appel, et de Simon-Clément Coupry, « jardinier de la cy dame Elisabeth y demeurant au grand montreuil près Versailles ».

Dans les serres furent ainsi inventoriés 6 137 arbustes et arbres étrangers en pots (dont 99 en caisses), pour une valeur de 3,856 livres et 10 sols. Cet inventaire ne comprend pas les arbres plantés en pleine terre, mais un catalogue d'« Arbres de la pépinière de Montreuil en 1774 », rédigé par Lemonnier lui-même avant la vente du domaine par la comtesse de Marsan, permet de constater que de nombreux arbres venant d'Orient ou de Chine y étaient déjà plantés : *Sophora [japonica]* cité sans dénomination de genre, l'arbre n'ayant fleuri dans le jardin qu'en 1779, *Thuya orientalis* (thuya de

³⁶. AN O¹ 2113(A) liasse 1 : « Cossigny à d'Angiviller 9 mars 1787 » ; [en ligne :] <http://www.chateaubersailles-recherche-ressources.fr/ilbweb/ilbWeb?html=nothortus&ref=190> .

³⁷. ADY, 3E 45/210 : « Inventaire après-décès de madame Lemonnier par maître Thibault notaire à Versailles ».

Chine), *Pinus indica* (pin de la Chine), *Morus papyrifera* (mûrier à papier) ou *Amygdalus sinensis* (prunier de Chine)³⁸.

Lemonnier avait fait rehausser d'un étage la grande serre de 72,3 mètres de long. Dans l'une des nouvelles pièces, il avait fait aménager un « cabinet des herbiers » : une fausse armoire composée de 80 divisions en bois de sapin y contenait 14 980 feuilles de papier blanc et gris portant des plantes desséchées avec leur nom respectif dont l'ensemble fut estimé 374 livres et 10 sols ; dans une autre fausse armoire composée des mêmes divisions, 84 boîtes peintes en détrempe en motif de carton et charnière renfermaient 3 300 autres feuilles du même papier avec leurs plantes qui furent prisées 165 livres et 10 sols³⁹. Cet herbier pourrait correspondre à celui du botaniste Philibert Commerson que Lemonnier avait reçu en 1774⁴⁰.

Dans un autre cabinet, dit « cabinet des graines », on dénombrait 3 000 bocaux de différentes tailles disposés sur des tablettes peintes emplis de graines d'arbres et de plantes desséchées – ils furent estimés 240 livres et 18 sols. Des graines d'arbres étrangers plus grosses mises à part étaient évaluées à 9 livres 10 sols : peut-être l'énigmatique coco de mer (*Lodoicea callipyge*) apporté par Cossigny à Versailles le 3 octobre 1772 s'y trouvait-il...

Le catalogue de la bibliothèque de Lemonnier était bien sûr riche en ouvrages et documents de botanique : l'*Hortus indicus malabaricus* d'Henrik Adrian van Rheede en douze volumes (estimés 200 livres), l'*Herbarium amboinense* de Georg Rumpf en quatre volumes (estimés 48 livres), ou deux cents gravures de plantes étrangères (estimées 200 livres) lui permettaient d'identifier graines et plantes qui lui étaient envoyées.

Le jardin de Mesdames, tantes du roi, à Bellevue

Dans le quinzième cahier des *Dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne végétal*⁴¹, Buc'hoz dénommait en juin 1782 deux plantes baptisées l'une *Adelaida Borbonica*, « en honneur de Madame Adelaïde, Tante du Roi, qui fait cultiver un très beau Jardin de Botanique », et l'autre *Victoria Borbonica* en « honneur de Madame Victoire, Tante du Roi, qui aime beaucoup la culture des Plantes » (ill. 9).

Les filles de Louis XV, Adélaïde, Sophie et Victoire, avaient en effet bénéficié des cours de botanique de Lemonnier à Trianon, et voulurent elles aussi rassembler une collection de plantes étrangères. Le château de Bellevue à Meudon construit par Mme de Pompadour à partir de 1748 leur avait été cédé en 1774 par Louis XVI. Elles confièrent à l'architecte Richard Mique le soin de réaménager le bâtiment et les jardins – mais nous nous bornerons ici à évoquer leur collection de plantes rares.

Madame Victoire herborisait elle-même, faisait sécher des plantes et commandait des presses pour son herbier. Elle fit bâtir une serre de

³⁸ BC MNHN, Ms 946 : « Arbres de la pépinière de Montreuil en 1774 ».

³⁹ L'herbier Lemonnier a été acheté par Benjamin Delessert (1773-1847) en 1803 et est actuellement conservé au Conservatoire et jardin botaniques de Genève en Suisse.

⁴⁰ BC MNHN, Ms 1995 : « Cossigny à Lemonnier, 16 août 1774 ».

⁴¹ Buc'hoz s. d. [1780-1782].

25,33 mètres de long, ornée de onze croisées garnies de grands carreaux de verre, perpendiculairement à l'orangerie située près de la grille d'entrée du Jardin fleuriste. Le rez-de-chaussée était occupé par un gradin garni de cinq rangs de tablettes posées sur une charpente en bois de chêne sur lesquelles étaient serrées en hiver les plantes exotiques. Son jardinier, nommé Lesage, s'occupait de leur culture⁴².



Illustration 9 : « Victoria Borbonica. Nobis. Victoire de Bourbon »

© Coll. part.
Cl. Christophe Fouin

Les graines à peine reçues ont été plantées : elles sont l'objet sur cette planche d'une forme de publicité vantant l'intérêt des princesses pour la botanique.

C'est d'ailleurs ainsi qu'un autre des jardiniers de Mesdames à Bellevue, Pierre Mulet, put se targuer de l'expérience qu'il avait acquise dans la culture des plantes exotiques pour se porter volontaire en 1788 lors du choix de la trentaine d'« artistes » (médecins, horlogers, drapiers, fondeurs, verriers, jardiniers etc...) qui seraient chargés d'accompagner les ambassadeurs du sultan de Mysore et leur suite – composée d'une cinquantaine de personnes – à leur retour de France en Inde⁴³. Il s'engagea à travailler pendant quatre ans au palais d'été de Seringapatam (ill. 10) en tant que jardinier du sultan Tippou Sahib (1750-1799). Il fut chargé, avec un autre jardinier du Jardin du roi à Paris, Guillaume Luhrman, d'offrir au nom de Louis XVI au sultan de Mysore des plants d'arbres fruitiers et des graines achetés entre autres auprès du grainetier Andrieux⁴⁴.

⁴². BIVER 1933.

⁴³. Actuel État de Karnataka en Inde du Sud.

⁴⁴. BC MNHN, Ms 307 : « Assortiment de Végétaux dont le Roi a fait présent a Typoo-Sultan en 8^{bre} 1788 ; [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=211>



Illustration 10 : Le palais d'été de Tippou Sultan à Seringapatam (Karnataka) en 2015
© Gabriela Lamy

Sur la route de Pondichéry, les voyageurs firent escale à Maurice du 17 février au 7 avril 1789. Les deux jardiniers avaient été invités par André Thouin (1747-1824), jardinier responsable du Jardin du roi à Paris, à se rendre au jardin de Pamplemousses pour s'y perfectionner dans la culture des arbres tropicaux avec Jean-Nicolas Céré, directeur dudit jardin depuis 1775. Ils devaient normalement y rencontrer un certain Richard, « neveu du Jardinier de la Reine à Trianon », qui était « dit-on un garçon fort instruit ». Une fois sur place, on leur fit défense « de faire connoissance avec cet homme parce que c'est un mauvais sujet⁴⁵ »... : on aura reconnu Claude-Jules Richard, que Cossigny avait fait venir sur l'île⁴⁶ !

Sous la conduite de Mulot et Luhrmann, furent embarqués de précieux arbres à épicerie récemment acclimatés sur l'île et promis par Louis XVI (giroflier, cannellier et muscadier), mais les muscadiers périrent en mer pendant la traversée vers Pondichéry.

Et les jardins de Bellevue ? En France, la Révolution contraignit Mesdames à quitter le pays le 19 février 1791, leur domaine fut déclaré propriété nationale et la collection de plantes fit l'objet de plusieurs inventaires les 17, 27 octobre 1792 et 6 novembre 1792⁴⁷. Deux ans plus tard, le 14 septembre 1794, Jean-Pierre Péradon (1743-1816), alors commissaire de la commission temporaire des arts pour la botanique, relevait 946 plantes en pots ou en caisses pour une valeur de 2,332 livres⁴⁸. Ces différentes listes nous permettent d'entrevoir quelles plantes orientales étaient cultivées à Bellevue : jamrosat, attier, camphrier, liane de Gandelour ou *Hibiscus rosa-sinensis*... La vente du lot immobilier « Jardin fleuriste » organisée à partir du 28 août 1795 fut suspendue, cette partie du jardin ayant été désignée comme dépôt du Muséum d'histoire naturelle pour y conserver un assortiment des plantes étrangères confisquées provenant des jardins d'émigrés des alentours. André Thouin, devenu entre-temps jardinier en chef du Muséum national d'histoire naturelle, nota :

⁴⁵. ALLORGE et IKOR 2003, p. 170, et BC MNHN, Ms 307 : « Mulot à Thouin, De Île de France 12 mars 1789 ».

⁴⁶. *supra* p. 12.

⁴⁷. BC MNHN, Ms 306 : « Liste des plantes rares qui sont dans le Jardin de Bellevue », « Liste des plantes tirées du Jardin de Bellevue » [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=214> ; et « Catalogue des plantes qui restent dans le Jardin de Bellevue... ».

⁴⁸. AN, F¹⁷ 1225 : « Inventaire du Jardin Botanique de Bellevue le 28 fructidor an second [14 septembre 1794] ».

Ce jardin renferme des serres chaudes de plusieurs espèces et une fort belle Orangerie. Les unes et les autres sont remplies de plantes étrangères plus ou moins rares et qui toutes peuvent être fort utiles à la composition des jardins de botanique qu'on doit établir dans les départements⁴⁹.

Le terrain fut pourtant finalement vendu le 29 septembre 1796, et les plantes en pots et en caisses furent mises à la disposition du Muséum.

De la collection de plantes rares appartenant à Mesdames, tantes du Roi, il ne reste donc aujourd'hui que ces listes révolutionnaires permettant d'en imaginer toute la richesse.

Jardins de l'île Maurice

Les Mascareignes forment dans l'océan Indien un groupe de trois îles : Bourbon (aujourd'hui La Réunion), l'Isle de France (aujourd'hui Maurice) et Rodrigues. Ces îles se ressemblent peu.

Plus isolée et beaucoup moins étendue que les deux autres îles, essentiellement tournée vers la pêche, l'île Rodrigues, occupée par un détachement de soldats et quelques colons, resta administrée depuis l'Isle de France.

Bourbon, dont les Français prirent possession en 1642, possède un relief tourmenté, héritage d'une activité volcanique toujours visible ; les terres y sont bonnes mais il n'y a pas d'abri pour les navires ni de baies profondes. Ses quelques milliers d'habitants y vivaient essentiellement d'agriculture, produisaient du blé, du riz, du maïs et des légumes destinés aux navires de passage et du café pour l'exportation, un des meilleurs du monde. Elle fut concédée en 1664 à la Compagnie des Indes.

L'île Maurice, colonie française depuis 1715, est toute différente. Légèrement plus petite que La Réunion, son relief moins tourmenté y réserve plus de terres cultivables et surtout des abris côtiers (ill. 11).

⁴⁹. AN, F¹⁷ 1225 : « Rapport sur le Jardin de Botanique de Bellevue, par Thouin le 4 vendémiaire l'an 4e de la République [26 septembre 1795] ».

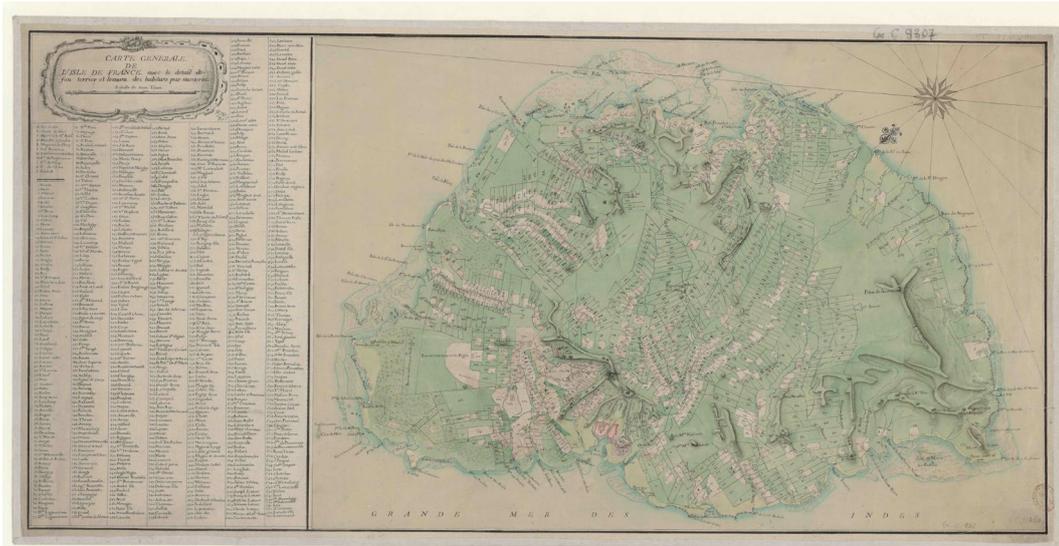


Illustration 11 : « Carte de l'Isle de France, 1772 »

© Bibliothèque nationale de France

Département Cartes et plans, GE C-9307

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530986308/f1.item.zoom>

Le roi en confia l'administration à la Compagnie des Indes orientales – créée par Colbert en 1664 – avant d'en reprendre le contrôle en 1764. Entre-temps, sa mise en valeur avait fait des progrès considérables à partir de 1735 sous le gouvernement de Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais (1699-1753) : celui-ci fit construire la ville de Port-Louis, entreprit de grands travaux d'aménagements qui firent de l'île une des principales bases de la puissance française dans l'océan Indien et un point de relâche pour les navires sur la route des Indes vers la Chine. Comme le notait Charpentier de Cossigny :

L'Isle de France, située au centre, pour ainsi dire, de l'Océan Indien, est la clé du commerce que nous devons y faire, et doit être envisagée comme le boulevard de toutes nos possessions dans les Indes, et comme la souche de tous les établissements que nous pourrions y former⁵⁰.

Pour explorer les jardins de l'île, c'est de l'obélisque Liénard érigé en 1862 au jardin de Pamplemousses (ill. 12) que nous partirons. Car cet obélisque, qui honore la mémoire « des citoyens qui ont bien mérité de la colonie en y introduisant des végétaux utiles⁵¹ », selon le vœu de l'ichtyologiste franco-mauricien François Liénard, porte plusieurs noms et dont certains que nous avons déjà rencontrés ici et d'autres que nos recherches sur la collection de plantes de Trianon nous ont permis de relever dans d'autres sources : notamment La Bourdonnais, Poivre, Cossigny, Commerson, Le Juge, Aublet, Rochon, l'abbé Galois, de Reine, Lahaie... .

⁵⁰. MAHE DE LA BOURDONNAYE 1937.

⁵¹. L'idée de ce monument érigé en 1861 grâce à un don de François Liénard (1782-1862) avait été suggérée dans l'avant-propos de Charpentier de Cossigny 1803 ; [en ligne :] <http://www.pierre-poivre.fr/doc-nodate-07.pdf> .



Illustration 12 : Obélisque Liénard, jardin de Pamplémousses, île Maurice, octobre 2014
© Gabriela Lamy

Chacun de ces personnages, aux profils différents, a en effet contribué à sa manière à cette odyssee des plantes à Versailles, illustrant la citation de Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) gravée sur le piédestal de l'obélisque Liénard :

Le don d'une plante utile
me paraît plus précieux que la
découverte d'une mine d'or, et
un monument plus durable
qu'une pyramide⁵².

Au temps de la Compagnie : les premiers jardins d'acclimatation

C'est en 1736 que Bertrand-François Mahé de La Bourdonnais, gouverneur général des Mascareignes pour le compte de la Compagnie des Indes orientales, acheta le domaine de « Mon Plaisir » (« Montplaisir » ou « Monplaisir ») au quartier de Pamplémousses. Il y fit cultiver des plantes vivrières et utiles provenant d'Europe et des Indes afin de les propager dans la colonie (cannelier de Malabar, poivrier de Mahé, myrobolan, bambou épineux, bilimbi long...) et en y encouragea l'acclimatation des plantes rares, jetant ainsi les bases du plus ancien jardin du monde tropical⁵³. Mais, endeuillé par la perte en 1738 de son fils aîné et de sa femme, il se défit de son domaine dès 1739.

⁵². SAINT-PIERRE 1773 : « Le gouvernement a fait apporter la plupart des plantes, des arbres & des animaux que je vais décrire. Quelques habitans y ont contribué, entre autres MM. de Cossigni, Poivre, Hermans, & le Juge. J'eusse désiré sçavoir le nom des autres, afin de leur rendre l'honneur qu'ils méritent. Le don d'une plante utile me paraît plus précieux que la découverte d'une mine d'or & un monument plus durable qu'une pyramide. »

⁵³. ROUILLARD et GUEHO 1983, p. 5 : la vocation botanique de ce jardin ne s'affirma cependant, nous le verrons, qu'avec l'arrivée de Pierre Poivre en 1767.

Aussi, ce sont deux jardins originellement créés par Félix-Barthélémy David (1711-1795), nouveau gouverneur général des Mascareignes, et par François-Étienne Le Juge (1709-1766), conseiller au Conseil supérieur des deux îles, qui retiendront plus particulièrement notre attention. Les deux hommes s'étaient connus et appréciés au Sénégal, le premier en tant que gouverneur, le second comme commis de la Compagnie des Indes. Nommés tous deux à l'île Maurice, ils débarquèrent ensemble à Port-Louis le 6 octobre 1746.

« Le Réduit » et Jean-Baptiste Fusée-Aublet (1723-1778)

Félix-Barthélémy David, successeur de La Bourdonnais, fit construire à partir de 1748 à Moka (quartier de Plaines Wilhems) une habitation appelée « Le Réduit » qu'il destinait à servir de retraite aux dames de l'île en cas d'attaque de l'ennemi⁵⁴. Cette grande demeure possédait un beau parc d'une centaine d'hectares, mais c'est son beau-frère Jean-Baptiste Bouvet de Lozier (1705-1786), qui lui succéda en tant que gouverneur en 1753, qui créa en réalité véritablement les jardins en en confiant la direction à Jean-Baptiste Fusée-Aublet.

Fusée-Aublet était arrivé à Port-Louis le 25 août 1753 en tant que « botaniste et premier apothicaire-compositeur de la Compagnie des Indes à l'Isle-de-France » ; il était chargé d'y établir un laboratoire pour composer les médicaments de la pharmacie de l'île ainsi qu'un jardin qui rassemblât les plantes utiles à la colonie comme aliments pour les hommes et pour les équipages des vaisseaux qui venaient y faire relâche. Originaire de Salon-de-Provence où son père maître-apothicaire s'était installé après avoir quitté Sens, ruiné par le système de Law⁵⁵, il avait suivi des études de pharmacie et de botanique à Montpellier puis de chimie à Paris. « Mon Plaisir », ou « Pampelmouze », continue à être ainsi enrichi par les travaux de Fusée-Aublet⁵⁶.

Fusée-Aublet s'établit d'abord à « Mon Plaisir », mais, après des difficultés avec un voisin qui lui reprochait entre autres d'utiliser trop d'eau pour son jardin, il demanda au nouveau gouverneur à changer d'habitation pour cultiver ses plantes médicinales. Il fut ainsi autorisé à s'installer au « Réduit » dès les premiers mois de 1754. Un plan conservé à la BnF Cartes et Plans révèle les sites qu'il y occupa : logement, laboratoire, cuisine, colombier et poulailler (ill. 13)⁵⁷.

⁵⁴. RIVALTZ-QUENETTE 2000 ; ROUILLARD et D'ARGENT 2009.

⁵⁵. Nous remercions Yves Aublet, descendant de Jean-Baptiste Fusée-Aublet, pour ces informations concernant son ancêtre.

⁵⁶. FUSEE-AUBLET 1775, p. v. La localisation de cette habitation est visible sur le point « L. Réduit » : [en ligne :] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530986308/f1.item.zoom> .

⁵⁷. BnF Estampes, Cartes et Plans, Service historique de la marine, pf 220 div 5 p. 2 : « Plan du Jardin du Réduit levé sur les lieux et dessiné par le R.P. d'Oliergues jésuite en 1759 » ; [en ligne :] : <http://www.pierre-poivre.fr/Le-Reduit-1759.jpg> .

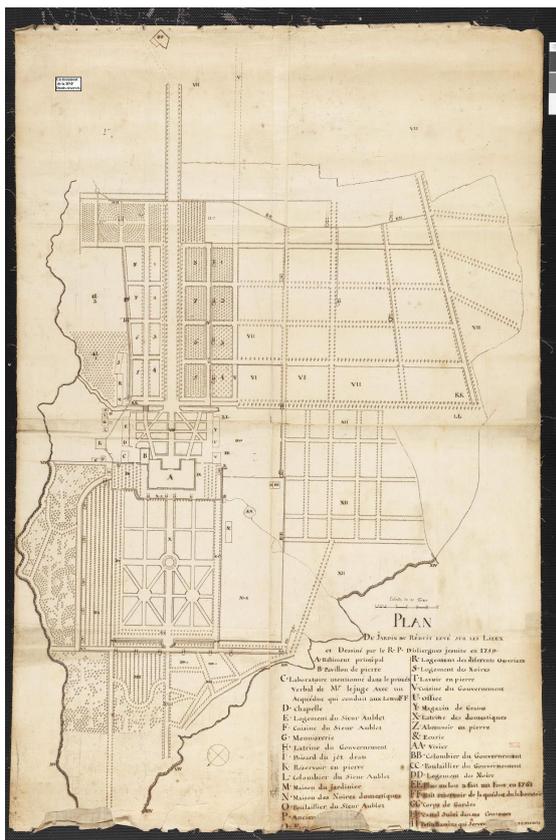


Illustration 13 : « Plan du Jardin du Réduit levé sur les lieux et dessiné par le R.P. d'Oliergues jésuite en 1759 »

© BnF Estampes, Cartes et Plans, Service historique de la marine, pf 220 div 5 p. 2

- C - Laboratoire
- E - Logement du Sieur Aublet
- F - Cuisine du Sieur Aublet
- L - Colombier su Sieur Aublet
- O - Poulailier du Sieur Aublet

Il avait fait installer dans un laboratoire fourneau et alambics de sa création pour distiller sirops, onguents et eaux spiritueuses. Il y confectionnait entre autres une huile essentielle ou beurre de rose dont il avait observé la fabrication à Grenade en Espagne chez un apothicaire⁵⁸ :

M. Aublet étoit celui qui faisoit la meilleure essence de rose. Louis XV reconnoissoit tout de suite celle qui sortoit de ses mains. Pour lui donner cette supériorité, il ne se servoit que des feuilles de la fleur, tandis que les autres y mettoient le calyce⁵⁹.

Plusieurs listes de plantes rédigées par Aublet témoignent de la richesse du jardin qu'il y planta⁶⁰. On sait qu'il envoya des plantes pour Trianon tel que le *Solanum africanum* qui fleurissait encore au printemps de 1769 dans la serre chaude de Trianon⁶¹ dont il connaissait bien la classification comme en témoigne un petit catalogue de neuf pages des plantes « in horto trianonensi » écrit de sa main⁶². Et il rendit un hommage appuyé à Louis de Noailles, l'inspirateur du jardin botanique de Louis XV à Trianon, dont il donna le nom à une liane originaire de Ceylan observée à l'île Maurice :

⁵⁸. BC MNHN, Ms 453 : « Aublet, Manière de distiller l'huile essentielle ou le Beurre de Roses ». Ce mémoire cite la distillation des fleurs de « Rosiers des mois ou des quatre saisons, *Rosa mutiplex bifera* ».

⁵⁹. MOREL 2010 [et suiv.] : « Plaidoyer en faveur de Fusée-Aublet : retour sur une diffamation » ; [en ligne :] <http://www.pierre-poivre.fr/Plaidoyer-Fusee-Aublet.pdf> .

⁶⁰. BC MNHN, Ms 452 : « Quelques échantillons de plantes existantes actuellement au Jardin du Réduit, 1754 » et : « Précis des plantes que je cultivois avec succès dans un jardin [...] connu sous le nom du Réduit ».

⁶¹. BC MNHN, Ms 3535 : « Études botaniques d'A.N.D. [Antoine-Nicolas Duchesne] à Trianon. Herborisations et leçons du grand patriarche », p. 1173.

⁶². BC MNHN, Ms 454 : « Classes plantarum naturales in horto trianonensi ordinato a D. de jussieu »

En reconnaissance de la protection que ce seigneur accorde à tous ceux qui travaillent à contribuer au bien public et particulièrement aux Botanistes. [...] Quoique né pour la Cour où son mérite plus que sa naissance lui a mérité la faveur de notre judicieux monarque, il lui préfère souvent le séjour de Saint Germain, moins pour se reposer, que pour s'occuper au pénible travail de la culture des plantes, dans la seule vüe de se rendre utile aux arts et aux sciences. Ses soins s'étendent sur les plantes tant usuelles que curieuses. Rien n'égale la beauté de ses serres où il rassemble les plantes qui croissent dans les pais les plus chauds. [...] Ses vertus [de la « Noailles »] sont décrites dans l'*Hortus Malabaricus*⁶³.

Rentré en France en 1762, Fusée-Aublet fut envoyé en tant qu'apothicaire botaniste en Guyane où il séjourna trois ans. Il y continua à « enrichir les serres de Sa majesté » comme en témoigne la correspondance qu'il entretient avec le duc de Choiseul et qui mentionne plusieurs fois des envois de paquets pour Trianon⁶⁴. Il rencontra à son retour à Paris et à Versailles Lemonnier, à qui Cossigny, qui le mentionne plusieurs fois dans sa correspondance (« mes compliments je vous prie à M. Aublet », 18, 27 novembre et 20 décembre 1772), l'avait recommandé :

Je connais beaucoup M. Aublet. Il m'avait témoigné de l'amitié à l'Isle de France. Je crois toutes productions très bien entre ses mains (8 août 1772)⁶⁵.

En 1775 Fusée-Aublet publia *l'Histoire des plantes de la Guiane française*. La *Gazette de France* du 22 mai 1775 nous apprend qu'il eut l'honneur de présenter l'ouvrage à Louis XVI, ainsi qu'à Monsieur, à Monseigneur le comte d'Artois, à Madame Clotilde et Madame Élisabeth. Tous ces membres de la famille royale avaient eu Mme de Marsan comme gouvernante et avaient certainement eu l'occasion de visiter à Trianon avec le docteur Lemonnier les collections de plantes qu'il y avait envoyées de l'île Maurice puis de la Guyane.

Le jardinier de Trianon, Claude Richard, plaça l'ouvrage de Fusée-Aublet dans sa bibliothèque. En 1781, son petit-fils Louis-Claude Richard partit en tant que botaniste du roi sur ses traces en Guyane d'où il ne revint que huit ans plus tard à la veille de la Révolution. *Le jardin d'Eden : le paradis terrestre renouvelé* [sic] *dans le jardin de la Reine à Trianon*, publié par Pierre-Joseph Buc'hoz de 1783 et 1784, recèle de nombreuses plantes guyanaises⁶⁶, dont la Beslère cramoisie [*Drymonia coccinea* (Aubl.) Wiehler] dont il est probable que des graines ou des jeunes plants aient été envoyés à son grand-père par le jeune Richard (ill. 14)⁶⁷.

⁶³. BC MNHN, Ms 453 : « Aublet, Description de Noailles – Hugonia ». Le nom de « Noailles », non validé par la communauté scientifique, désigne le *Hugonia mystax* L. (ou *Modira-canni*), ce qui n'obère pas la valeur de l'hommage rendu au duc par Fusée-Aublet. La plante est représentée ill. 5, *infra* p. 8.

⁶⁴. Archives nationales d'Outre-Mer (désormais ANOM), COL E 10, n° 416 et 427 : « Aublet au duc de Choiseul, 16 juillet 1763 et 14 janvier 1764 ».

⁶⁵. BC MNHN, Ms 1992 : correspondance Cossigny / Lemonnier.

⁶⁶. Lamy (Gabriela) 2010.

⁶⁷. La collection des plantes de Guyane à Trianon est en cours d'analyse.



Illustration 14 : « *Besleria coccinea* Aublet », dans Buc'hoz 1783-1784
© Coll. part.
Cl. Christophe Fouin

La plante est décrite dans *l'Histoire des plantes de la Guiane française* de Fusée-Aublet.

« Mongoust » et François-Étienne Le Juge (1709-1766)

François-Étienne Le Juge avait passé quatorze années au comptoir français du Sénégal en tant que commis de la Compagnie des Indes quand il fut nommé conseiller au Conseil supérieur des îles de France et de Bourbon. Il y débarqua en 1746 et acquit le 5 décembre 1750 dans le quartier de Pamplemousses une habitation qu'il dénomma « Mongoust » (ou « Mon Goust ») :

mon dessein est d'y cultiver un jardin où je me propose de rassembler, outre les fruits et légumes du pays, les arbres et les arbustes que je pourrai avoir du dehors⁶⁸.

Un « Etat des arbres fruitiers et autres des différentes parties du Monde dans le Jardin, et les habitations du Sr Le Juge », envoyé le 20 novembre 1763 aux directeurs de la Compagnie des Indes, nous permet d'apprécier toute la richesse et la diversité de ce jardin⁶⁹.

⁶⁸. LE JUGE DE SEGRAIS 1945. La location de cette habitation est visible sur le plan sous le numéro « 3295 V^e Le Juge » ; voir <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530986308/f1.item.zoom>.

⁶⁹. AN Pierrefitte, 280AP/1 : « Etat des arbres fruitiers et autres des différentes parties du Monde dans le Jardin, et les habitations du Sr Le Juge, 20 novembre 1763 » ; voir <http://www.chateaubersailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=290>. Nous remercions Élisabeth de Cambiaire pour cette proposition de recherche.

Huit cents arbres, en majorité des fruitiers, y furent cultivés représentant cinquante espèces « exotiques » classées par origine : Inde, Chine, Amérique, Afrique et cap de Bonne-Espérance, ainsi que des plantes d'Europe acclimatées sur place : pommiers, pruniers, pêchers, amandiers, poiriers, néfliers et châtaigniers.

Le Juge nous cite aussi les personnes qui lui ont rapporté les plants étrangers : André-Antoine de Serquigny d'Aché (1701-1780), officier de marine, Jean-Baptiste de Lesquelen (1709-1776), officier de la Compagnie des Indes, Charles-Robert Godeheu, dit de Zaimont, commandant général des Indes, René Magon de Villebague (1722-1778), gouverneur des Isles de France et de Bourbon, Charles-Antoine Estoupan de Villeneuve (?-1757), capitaine de vaisseau de la Compagnie et Jean-Jacques Omerat (1723- ?), commandant la frégate *La Reine*, qui lui rapporta de Cadix des roses qui se multiplièrent dans toutes les habitations et dont on fit de l'excellente eau de rose.

Sous le gouvernement royal : « Monplaisir » et Pierre Poivre (1719-1786)

Le 4 août 1764, la Compagnie des Indes, mise en faillite, rétrocéda les Isles de France et de Bourbon à la Couronne. Les Mascareignes seraient commandées depuis l'Isle de France par un officier, gouverneur général, qui aurait l'autorité suprême et qui commanderait les troupes de terre et de mer, tandis qu'un intendant, sorte de gouverneur civil, en deviendrait l'administrateur et le gestionnaire.

Le nouvel intendant choisi, grâce à sa connaissance approfondie de la « zone torride », fut Pierre Poivre (ill. 15)⁷⁰. La *Gazette de France* du 5 décembre 1766 nous apprend qu'il fut présenté à Versailles à Louis XV le dimanche 30 novembre en qualité de « commissaire général de la Marine faisant fonction d'intendant des Isles de France et de Bourbon ». Le roi lui remit, ainsi qu'au nouveau gouverneur Jean-Daniel Dumas (1721-1794), des instructions datées du 28 novembre 1766 qui étaient « un monument précieux de prévoyance, de bons avis et de haute sagesse »⁷¹.

⁷⁰. Trois colloques ont été consacrés au 300^e anniversaire de la naissance de Pierre Poivre : le 13 juin 2019 à Lyon, le 18 octobre 2019 à Paris et le 26 octobre 2019 à l'île Maurice.

⁷¹. ÉPINAY 1890, p. 181.



Illustration 15 : Buste de Pierre Poivre dévoilé par Jacques Toubon, ministre de la Culture et de la Francophonie le 13 octobre 1993 au jardin de Pamplémousses, île Maurice (2014)
© Gabriela Lamy

Pierre Poivre, dont le nom aujourd'hui est indissociablement lié au parfum des épices, naquit à Lyon en 1719 dans une famille de commerçants aisés. Envoyé à la Société des missions étrangères de Paris pour y suivre des études de théologie, il fit un premier séjour en Extrême-Orient en 1741 en tant que séminariste⁷². En 1745 il perdit son bras droit lors de l'attaque par un navire anglais du vaisseau qui le ramenait en France. Débarqué par les Anglais à Batavia (aujourd'hui Djakarta), il y assista au commerce des épices apportées des Moluques (girofle, muscade) et de Ceylan (cannelle) et de là embarquées pour la Hollande. Il réalisa alors que la fortune de la Compagnie hollandaise reposait pour l'essentiel sur son monopole dans ce commerce du girofle et de la muscade cultivés dans quelques îles de l'archipel de Moluques.

De retour en France en 1748, il proposa donc à la Compagnie des Indes d'établir des relations commerciales en Cochinchine et de transplanter à l'île Maurice ces épices fines dont il se procurerait les plants dans les Moluques, brisant ainsi le monopole hollandais. Il parvint à convaincre la Compagnie et repartit aussitôt en Asie afin d'en ramener les précieuses épices et d'autres végétaux utiles. Il organisa ainsi en décembre 1753 et en juin 1755 deux expéditions à partir de l'île Maurice dont il rapporta des plants de muscadier. Un différend mémorable l'opposa à cette époque à Jean-Baptiste Fusée-Aublet : ce dernier estimait incertaine leur culture aux Mascareignes ; la raison en est probablement que les quelques plants que Poivre avait rapportés la première fois ne firent pas souche à « Monplaisir » et que la seconde fois les plants

⁷². Une riche et intéressante base documentaire « Pierre Poivre & Compagnie » (voir MOREL 2010 [et suiv.]), réalisée par Jean-Paul Morel, descendant de Françoise-Isle-de-France Poivre, deuxième fille de Pierre Poivre, permet d'accéder à la retranscription de très nombreuses sources primaires.

rapportés n'étaient pas de vrais muscadiers mais des aréquiers (*Areca catechu*) selon l'expertise de Fusée-Aublet⁷³.

En 1757, Poivre était de retour en France, rapportant à Claude Richard, suite à son deuxième séjour en Extrême-Orient, des graines de chaïaver (*Oldenlandia umbellata*), plante utilisée en Inde en tant que mordant pour fixer les couleurs, surtout employée pour la teinture rouge. Il estimait qu'elle pouvait être transplantée en Guyane⁷⁴. Cette information, citée dans un courrier qu'il adresse au chevalier Turgot le 31 janvier 1763 à l'annonce de la nomination de ce dernier en tant que gouverneur de la Guyane, est intéressante en ce qu'elle est l'unique mention d'un passage avéré de Poivre à Trianon. La description et l'usage que Poivre fait de cette plante tinctoriale en Inde fut par ailleurs retranscrite et publiée par le père Cœurdox en 1749 dans les *Lettres édifiantes et curieuses*⁷⁵.

De 1757 à 1767, Poivre demeura en France, établi à la « Freta », propriété qu'il avait acquise près de Lyon.

Mais, le 3 octobre 1766, il fut, comme nous l'avons vu, nommé « Commissaire général de la Marine, Ordonnateur faisant fonction d'intendant » à l'île Maurice, avec entre autres la mission d'y faire cultiver les précieuses « épiceries ». Débarqué le 17 juillet 1767 à Port-Louis, il acheta le 17 octobre 1770 à la Compagnie des Indes « Monplaisir », l'ancienne habitation de La Bourdonnais, avec l'intention d'y faire déposer les plantes que l'abbé Galloys devait lui envoyer de Chine⁷⁶ ainsi que les plants de muscadiers et de girofliers qu'il comptait bien obtenir après de nouvelles expéditions dans les Moluques.

En 1771, Poivre pouvait déjà décrire son jardin comme le plus riche de l'univers par la collection immense des plantes qu'il y avait rassemblées des quatre parties du monde⁷⁷. En 1770 et 1772, il réussit à faire rapporter des Moluques par Jean-Matthieu Provost (1728-1776) commissaire de la Marine, les précieux plants et noix de muscade ainsi que les girofliers qu'il fit aussitôt planter à « Monplaisir ». Qualifié d'« Argonaute de la Muscade » par Fusée-Aublet⁷⁸, Provost eut l'occasion de les présenter en France à Louis XV (ill. 16) :

⁷³. « Plaidoyer en faveur de Fusée-Aublet : retour sur une diffamation », *supra* n. 59.

⁷⁴. AN Pierrefitte, 745AP/35 : « Poivre au chevalier Turgot, 31 janvier 1763 ».

⁷⁵. MOREL 2010 [et suiv.] : « Pierre Poivre, le Père Cœurdox et la peinture des toiles à la façon des Indiens » ; [en ligne :] <http://www.pierre-poivre.fr/doc-46-an.pdf>

⁷⁶. ANOM, C/4/18, f°103 et Morel 2020 : « Le jardin de Monplaisir au quartier des Pamplemousses à l'Isle de France – Achat par Pierre Poivre – le 17 octobre 1770 » [en ligne :] <http://www.pierre-poivre.fr/doc-70-10-17.pdf>

⁷⁷. MALLERET 1968. Nous remercions Gérard Bax, président de la Royal Society of Arts and Sciences of Mauritius pour la communication de cet article.

⁷⁸. FUSÉE-AUBLET 1775.



Illustration 16 : « Fruits du Muscadier avec son Brou et son Macis, coupés [sic] par moitié et figurés avec sa germination, présentés aussi à Louis XV, de glorieuse mémoire », dans Buc'hoz s. d., vol. 1 pl. 7, [1780-1782]

La planche 8 du même volume représentait « Le Muscadier figuré simplement avec son fruit et présenté à Louis XV par M. Prevost [sic], Commissaire de la Marine ».

© Coll. part.

Cl. Christophe Fouin

Il eut l'honneur en janvier 1773 de présenter à l'auguste Monarque qui régnait alors, des fruits et des plants des précieuses Epicerie qu'il avait conservés du fond de l'Asie jusqu'en France. Sa Majesté eut la bonté de lui en marquer sa satisfaction de la manière la plus flatteuse et dans un Conseil où M. de Boynes fit le Rapport des voyages, des succès et des demandes de Mr Prévost [sic], il lui fut accordé une gratification proportionnée à ses travaux⁷⁹.

Un courrier adressé par Pierre Poivre au chevalier Turgot le 19 janvier 1780 nous apprend ensuite « qu'en février dernier on a présenté au roi [Louis XVI] huit noix de muscade de la première récolte de l'Isle de France »⁸⁰.

Poivre quitta l'île Maurice avec sa famille le 20 octobre 1772 à bord de *L'Indien*. Juste avant son départ, il vendit son domaine au gouvernement royal pour une valeur de 135,300 livres. Un « Etat estimatif de l'habitation de Monplaisir » daté du 17 septembre 1772 dénombre 88 « Noirs Guinée, Malais, Malbars, Mosambique, Nègresses Mosambique, Noirs Malgaches, Negresses Malgaches et Noirs Bambaras » « évalués » ensemble 87,000 livres⁸¹. La main d'œuvre correspondait ainsi à 64% de la valeur totale de l'habitation

⁷⁹. ANOM, COL E 343, n° 521 : « Mémoire – Le Sr Provost, Commissaire de la Marine à l'Isle de France vient d'y mourir...À Auray, 30 8bre 1776 ».

⁸⁰. AN Pierrefitte, 745 AP/35 (2) : « Poivre à Turgot, 19 janvier 1780 ».

⁸¹. National Archives of Mauritius (désormais NAM), OA 127, n° 48 et n°50 : « Etat estimatif de l'habitation de monplaisir ainsy qu'elle se comporte suivant l'évaluation faite par habitans experts et les offres faites par ces mêmes habitans en payant comptant » et « Etat et appréciations des noirs et nègresses achetés par le Roy provenant de l'habitation de monplaisir »

« Monplaisir ». Ces esclaves exerçaient les professions de cuisinier, charpentier, domestique, blanchisseur, pêcheur, gardien de troupeau, « noirs de pioche » utilisés aux travaux des champs, ou jardiniers. Le commandeur⁸² de l'habitation dénommé Pierrot, « évalué » 3,000 livres assisté de son fils Jean, venait de Mozambique. Le jardinier malabar Rama, considéré comme « excellent jardinier », est « évalué » quant à lui 2,000 livres.

Cossigny pensa un moment s'occuper du jardin de « Monplaisir » ; il annonça de Paris le 6 mars 1774 au docteur Lemonnier qu'il avait « le plan de Monplaisir, Jardin du Roy à l'Isle de France » ainsi que « le catalogue des arbres qui s'y trouvent qu'il ne sait comment les lui faire parvenir »⁸³. Mais ce fut finalement Jean-Nicolas Céré (1737-1810), colon établi à l'habitation voisine « Belle Eau » de « Monplaisir » et recommandé par Pierre Poivre, qui prit la direction dudit jardin du 31 mai 1775 jusqu'à sa mort⁸⁴.

Quelques pourvoyeurs des jardins de Trianon

Pierre-Laurent Dereine (1719-1799), commandeur à l'île Maurice

[...] Canne à sucre, murier blanc de la Chine, manguier, manguellier, patate, banane, gouvayier, annana, caffetier, papaïer, attier, cœur de bœuf ou annone, cotonier, cocottier, manioc, palmiste, latanier, bois d'ébène, natte ou bois rouge, cannellier, tamarin, choux caraybe ou fonge, igname ou cambar et bonduc⁸⁵.

Ainsi Pierre-Laurent Dereine récapitulait-il avec plaisir le 12 janvier 1755, dans un mémoire qu'il adressait à René-Antoine Ferchault de Réaumur (1683-1757), membre de l'Académie des Sciences, la liste des plantes qu'il avait fait parvenir pour les serres de Louis XV à Trianon et qui s'y étaient bien acclimatées.

Ce fils de cultivateur, né le 1^{er} juin 1715 à Yves près de Walcourt en Belgique et ancien cultivateur lui-même à La Réunion puis à Maurice, avait été présenté à Réaumur par Jean-Baptiste-François Delanux (ou de Lanux) (1702-1772)⁸⁶, colon arrivé à Bourbon en 1722⁸⁷ et devenu conseiller au Conseil colonial de l'île. Delanux était propriétaire d'une habitation à Saint-Paul à La Réunion sur laquelle il expérimentait de nouvelles cultures : en 1735, à peine âgé de dix-neuf ans, Pierre-Laurent Dereine en était déjà le commandeur avant de le devenir l'année suivante sur une autre de ses habitations à Maurice⁸⁸. La

⁸². Le commandeur, l'économe ou le sous-économe gère la propriété, dirige, gouverne et commande les esclaves de l'habitation.

⁸³. BC MNHN, Ms 1995 : « Cossigny à Lemonnier, 6 mars 1774 ». Ces documents ne nous sont malheureusement pas connus.

⁸⁴. MOREL 2010 [et suiv.] : « Correspondance entre Pierre Poivre et Jean-Nicolas Céré » ; [en ligne :] <http://www.pierre-poivre.fr/doc-nodate-16.pdf>

⁸⁵. BC MNHN, Ms 1076 : « Mémoire sur les plantes cultivées dans la zone torride, par de Reine (1755) avec une lettre à Réaumur ».

⁸⁶. Bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris, Ms 2551 : « Correspondance Delanux / Pigné de 1758 à 1772 ». Delanux était en correspondance avec l'abbé Pigné, bibliothécaire de Sainte-Geneviève, à propos d'astronomie et de botanique.

⁸⁷. LOUGNON 1956.

⁸⁸. La localisation d'une habitation « 170 Delanux » près de Port-Bourbon à Maurice est visible sur le plan [en ligne :] : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530986308/f1.item.zoom>.

Bourdonnais, gouverneur général des Mascareignes, lui confia ensuite la direction d'une indigoterie dans la vallée de Pieterboth dans le quartier de Pamplémousses.

Dereine se distingua ensuite en 1741 à l'occasion d'un repas de Noël à « Monplaisir ». La Bourdonnais lui demanda de préparer des cassaves, galettes faites à partir de farine de manioc dont il avait constaté l'utilité alimentaire lors d'une escale au Brésil, sans avoir réussi à en convaincre les colons de l'île Maurice qui restaient méfiants sur leur salubrité alimentaire. Dereine avait dû assister à la confection de cassaves lors d'une escale à « l'Abbaye de tous les saints, capitale du Brésil⁸⁹ » : après avoir obtenu la farine de manioc à partir du râpage des racines dont on extrait ensuite le jus toxique, on peut confectionner des galettes avec la pâte produite et les cuire. D'abord hésitants, les convives de La Bourdonnais en consommèrent après avoir vu leur hôte en manger à pleines dents. Cette première dégustation fut un succès. Le lendemain, elle fut suivie de la distribution gratuite de galettes de manioc au bazar de Port-Louis. C'est ainsi que la culture du manioc put s'imposer en partie grâce à Dereine qui développa également la culture du cresson de rivière si précieux pour les scorbutiques⁹⁰.

Revenu en France après avoir passé quinze ans « aux Indes », il resta à Versailles l'homme d'affaires de Jean-Baptiste Delanux⁹¹. Il épousa le 11 janvier 1751 Cécile Antoine, fille de Robert-Jean Antoine⁹², ancien capitaine d'infanterie et huissier de la Chambre du roi à Versailles. Le contrat de mariage passé à Paris le 30 décembre 1750⁹³ mentionne une dot de 20,000 livres grâce à laquelle on peut supposer qu'il obtint le 29 mai 1758, moyennant 30,000 livres le brevet de « Lavandier ordinaire de Panneterie bouche » à la Maison du roi⁹⁴, c'est-à-dire la charge de faire blanchir le linge. Un petit emploi, certes, mais qui touchait de près à la domesticité royale de Versailles et lui procurait des accès faciles à la cour. Il y rencontrait notamment le prince de Soubise, frère de Mme de Marsan, ou le médecin François Quesnay, chef de file de l'école physiocrate, dont il partageait les idées sur la libéralisation du commerce des grains, le relèvement des prix agricoles et l'allégement de la fiscalité⁹⁵ : les mémoires qu'il écrivit à destination du roi sur l'exploitation des colonies de la « zone torride » (ill. 17) en sont une illustration. Ces fréquentations lui valurent d'ailleurs d'être mêlé en 1766 à l'« affaire de Bretagne » connue aussi sous le nom d'« affaire La Chalotais »⁹⁶.

⁸⁹. Salvador de Bahia, capitale du Brésil jusqu'en 1763.

⁹⁰. ÉPINAY 1890, p. 121.

⁹¹. Cette fonction est révélée dans la correspondance Delanux / Pingré citée n. 86.

⁹². Il est le frère de François Antoine (1695-1771), sous-lieutenant des chasses de Saint-Germain, connu pour avoir tué la bête de Gévaudan en 1765. Nous remercions Mathieu Da Vinha, directeur scientifique du Centre de recherche du château de Versailles pour la communication des informations concernant la famille Antoine, porte-arquebuse du Roi.

⁹³. AN, MC/ET/CII/364 : « Étude Claude Clément à Paris – Convention de mariage passée le 30 décembre 1750 ».

⁹⁴. AN O¹102, p. 296 : « Brevet portant que le S. de Reine sera tenu de payer comptant la somme de 30,000 Lt devenant titulaire de la charge de Lavandier [sic] ordinaire de Panneterie Bouche du Roy ».

⁹⁵. CLAVILIER 2009 et WEULERSSE 1959.

⁹⁶. ANTOINE 1970 : Dereine fut emprisonné à Saint-Malo en février 1766, puis à la Bastille d'où il ne sortit lavé de tout soupçon qu'au mois de décembre suivant.

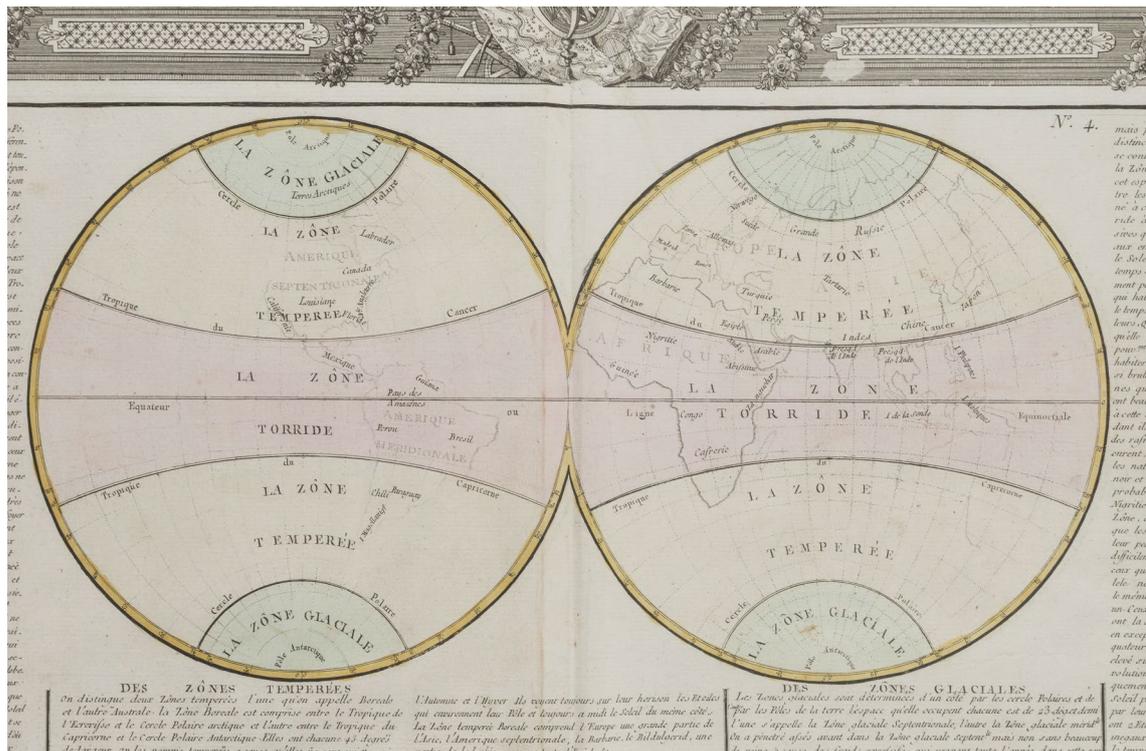


Illustration 17 : « Zone torride », dans Abbé Clouet, 1767
 © Coll. part. Cl. Christophe Fouin

En tant qu'ancien cultivateur aux colonies, il avait aussi le privilège de se rendre à Trianon et de visiter les nouvelles serres chaudes établies dans le jardin. Il présenta ainsi régulièrement au roi à Trianon, de 1754 à 1774, des graines provenant de l'île Maurice, d'Afrique, de Madagascar, d'Inde et du cap de Bonne-Espérance. Le 20 mai 1754, une première livraison révélait par exemple des graines de piment enragé qui, encore cultivé en 1774, offrait toujours « le même feu »⁹⁷. Il relate lui-même en 1768 une rencontre avec Louis XV à Trianon dans un courrier adressé au marquis de Marigny :

PS, le mardi de pentecôte étant au petit trianon [24 mai 1768], le Roy m'ayant vu dans le jardin botanique, sa Majesté vient à moy, elle m'a demandé, « qu'avez-vous là, M. De Reine », j'ai répondu « Sire ce sont des graines de la zône torride que j'ai fait venir pour les serres chaudes de votre Majesté ». Le Roy m'a demandé d'où elles venaient, je luy ay dit : de mozambique, de madagascar, des îles de france et de bourbon. Le Roy m'a demandé sil y en avait beaucoup ; je lui ai dit 26 sortes, et je luy ay présenté la liste⁹⁸ en disant au Roy qu'indépendamment de ces graines j'avais 1363 pieds d'arbres précieux de toute la zône torride qui étaient réunis par mes soins depuis 10 à 12 ans au même endroit aux indes, et que ces arbres étaient aux ordres de sa Majesté, tant pour peupler les colonies en deça de la ligne que pour l'ornement de sa belle serre

⁹⁷. AN Pierrefitte, 745AP/53 : « Etat de trente une sortes de graines de la zone torride tirées de la partie qui est au dela du cap de bonne espérance aux Indes...donné au Roy le vingt trois septembre 1774... DeReine, officier de la maison du roi et ancien capitaine de quartier de l'île de France associé avec Mahé de la bourdonnais gouverneur général ».

⁹⁸. BC MNHN, Ms 357 (XV) : « Etat des arbres de diverses parties du monde Réunis à l'Isle de France offert pour l'ornement des serres de Sa majesté ... 24 may 1768 » ; [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=302> .

chaude etc. Sa Majesté a paru sensible à mes soins, et le 14 juin j'ai reçu une ordonnance d'une gratification extraordinaire de cent louis sur son trésor royal⁹⁹.

Nous apprenons dans ce courrier qu'il était chargé depuis plus de dix ans de la culture des arbres précieux dans une habitation dont il ne cite pas le nom. La liste de végétaux qu'il présenta au roi offre beaucoup de similitudes avec celle de « Mongoust » que nous avons citée plus haut¹⁰⁰ : ne serait-il pas devenu aussi le commandeur de la propriété de François-Étienne Le Juge ?

D'autres livraisons nous sont connues. Le 10 septembre 1770 un paquet de vingt-cinq sortes graines fournies à Trianon contenait notamment des plantes venant de Chine telles que roussaille, petit diable et longane (ill. 18)¹⁰¹.



Illustration 18 : Jossigny, « La Longane fruit de la Chine ».

© Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, Ms 281(3)

Le Juge en citait trois pieds cultivés à « Mongoust » en 1763.

Le 5 janvier 1773, un autre envoi de soixante-trois sortes de graines mentionnait plus particulièrement le « riz barbu » et le « riz rond »¹⁰². Dereine avait été le second, après Delanux en 1767 dans le *Journal de l'agriculture et du commerce*, à publier un article sur la culture du riz en 1771 dans *Ephémérides du citoyen* – deux organes de presse tenus par les physiocrates. Il y décrivait la culture du « riz sec » que Pierre Poivre avait récolté en Cochinchine et rapporté à l'île Maurice en 1750, et qui avait été semé dans divers jardins à Versailles en 1763¹⁰³. Peut-être avait-il lui-même introduit dès 1735 à l'île Maurice depuis la côte de Malabar du riz de Mangalore en Inde qui

⁹⁹. AN O¹ 1883 : « Dereine à Marigny ».

¹⁰⁰ *supra* n. 69.

¹⁰¹. BC MNHN, Ms 357 XV : « Liste de 25 sortes de graines... 10 septembre 1770 » [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=198> . Nous remercions Monique Paternoster et ses collègues du Jardin national botanique de Mascarine à Saint-Leu (Réunion) pour leur aide à l'analyse de ce manuscrit.

¹⁰². BC MNHN, Ms 357 (XV) : « Etat des graines que De Reine a tiré de la partie de la zone torride qui et au dela du cap de bonne espérance pour les serres chaude du Roy... 5 janvier 1773 ».

¹⁰³. *Ephémérides...* 1771, p. 67. Nous remercions Jean-Paul Morel pour la communication de ces références.

aurait été d'un très bon rendement : ce serait l'origine, près du village de Moka, du nom de la « Montagne Ory », altération de « Montagne aux riz » désignant le versant où était pratiquée sa culture¹⁰⁴.

Enfin un dernier « État de trente et une sortes de graines de la zone torride données au Roy le 23 septembre 1774¹⁰⁵ » nous révèle une des manières dont Dereine obtenait ces graines : ses deux fils¹⁰⁶, qu'il avait présentés à Louis XV en 1770 lors d'une de ses visites au Petit Trianon, naviguaient depuis l'âge de douze ans sur les vaisseaux du roi, chargés de récolter lors de leurs voyages toutes sortes de plantes « en s'attachant par préférence à l'utile avant l'agréable ». Ce dernier envoi consistait en plusieurs variétés de riz de Mangalore, du Bengale, de Madagascar et de Batavia, de graines de tamarin qui, écrasées en pâte rougeâtre, agrémentaient le « ponche », etc. Dereine précisait, pour le jeune Louis XVI, qu'il avait expliqué de vive voix à Louis XV (décédé le 10 mai) le 8 février précédent, en présence du comte d'Artois, l'utilisation des trente-six sortes de graines qu'ils avaient rapportées l'année précédente.

En 1780, la réforme de la Maison du roi supprima plus de quatre-cents charges dont celle qu'il avait achetée en 1758. Veuf et ayant perdu ses deux enfants, il obtint en 1792 une pension de 1,000 livres « pour récompense de ses services en qualité de capitaine de quartier de l'Isle de France en considération de seize ans de service et pour avoir contribué à l'accroissement de la culture de cette île¹⁰⁷ ». Son modeste inventaire après décès rédigé à Versailles le 4 décembre 1799¹⁰⁸ ne révèle aucun souvenir des îles...

Philibert Commerson (1727-1773), membre de l'expédition Bougainville

Au moment où Poivre s'apprêtait à partir pour l'île Maurice, en 1766, le voyage de circumnavigation autour du monde de Bougainville s'organisait en secret à la cour¹⁰⁹. Lors de ses préparatifs, Poivre croisait ainsi son ami le médecin-botaniste Philibert Commerson (1727-1773)¹¹⁰ choisi pour accompagner l'expédition de Bougainville en tant que naturaliste.

Commerson connaissait bien Trianon pour avoir visité plusieurs fois la collection botanique qui y était alors entretenue et pour y converser avec Claude Richard. Trente-six plantes qu'il y récolta entre 1755 et le 7 novembre 1766¹¹¹ pour les placer dans son herbier en témoignent.

Une d'elles concerne l'arbre à thé. Elle révèle tout l'intérêt porté à ce moment-là par la société scientifique et commerciale française à cette plante,

¹⁰⁴. CHELIN 1989, p. 45.

¹⁰⁵. *supra* n. 97.

¹⁰⁶. Son second fils, capitaine de brûlot, est tué lors de la bataille de Trinquemalé au large de l'Inde le 6 juillet 1782 : *Gazette de France*, 1^{er} avril 1783, et « DeReine à Pingré, 20 novembre 1783 », *supra* n. 86.

¹⁰⁷. ANTOINE 1970, p. 404.

¹⁰⁸. ADY, 3E 47 171 : « Inventaire d'après le décès de Pierre-Laurent Dereine, 13 frimaire an 8 ».

¹⁰⁹. Le premier des trois voyages de James Cook autour du monde ne partira d'Angleterre qu'au mois d'août 1768.

¹¹⁰. MONNIER, LAVONDES, JOLINON et ELOUARD 1993.

¹¹¹. MNHN, Paris (France), Herbier d'Antoine-Laurent de Jussieu : 1755, octobre 1758, septembre, octobre, novembre 1764, avril 1765, et 7 novembre 1766.

autant convoitée par les Français que les épices. Le journal hebdomadaire *L'Avant-Coureur* avait ainsi annoncé le 12 août 1765 l'arrivée à Lorient de thé ramené par l'abbé René Gallois¹¹² de son premier voyage en Chine. Commerson avait émis des doutes sur la dénomination de cette plante dont il pensait, comme le suggérait Bernard de Jussieu, qu'il s'agissait d'un orme (ill. 19).



Illustration 19 : « Ulmus... Le thé prétendu de l'abbé Gallois - Pseudo tea. Ex H[ortus]. Trian[onensis]. 7e 9bre 1766 », « Mr de Jussieu croit que c'est une espèce d'orme mais nullement le thé. Mr Poivre dit (peut-être par complaisance pour l'abbé Gallois) que si ce n'est pas le vrai thé c'en est du moins une espèce employée de même à la Chine. »

© Muséum national d'histoire naturelle, Paris (France) P00307444
Herbier d'Antoine-Laurent de Jussieu, n° 16947 *Ulmus pumila*.
Cl. : Gabriela Lamy

Commerson embarqua à bord de *L'Étoile* sous le commandement de François Chenard de La Giraudais (1727-1776) et quitta Rochefort le 1^{er} février 1767. Après des escales à Rio, Montevideo, en Terre de Feu, à Tahiti en avril 1768 et à Batavia (aujourd'hui Djakarta), il débarqua le 8 novembre 1768 à l'île Maurice où il retrouva son ami Pierre Poivre. Ce dernier le convainquit de rester sur l'île afin de « défricher l'histoire naturelle du pays » et l'installa à l'hôtel de l'intendance à Port-Louis.

C'est ainsi que Commerson abandonna l'expédition de Bougainville pour se consacrer entièrement à ses recherches botaniques. Il entreprit des excursions à Madagascar puis à La Réunion où il gravit les pentes du volcan de la Fournaise – dans un courrier adressé au docteur Lemonnier, il compara les dangers de cette ascension à ceux de la cour de Versailles qu'il semble avoir bien connus : « J'allais braver dans un voyage d'une vingtaine de jours, toutes les mines des volcans de l'isle, moins redoutables que celles de la cour¹¹³ » ! Il avait engagé le jeune Paul Sanguin de Jossigny¹¹⁴ pour illustrer les plantes, avec l'intention de publier par la suite une *Histoire naturelle de l'Isle de France et de Chine*, une *Histoire naturelle des Isles de France et de Bourbon* ou encore une *Histoire naturelle de l'Inde et des Philippines* (ill. 20).

¹¹². *infra* p. 3.

¹¹³. CAP 1861, p. 164 : lettre de Commerson à Lemonnier, 1^{er} mai 1772.

¹¹⁴. BOUR 2015.



Illustration 20 : Jossigny, « Le Litchi de la Chine »

© Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, Ms 281(3)

Le litchi venait d'être introduit de Chine à l'île Maurice. Dereine en avait fait parvenir 44 graines pour Trianon le 24 mai 1768.

Mais l'état de santé de Commerson était alors fragile : trop malade pour rentrer en France avec Poivre et sa famille en 1772, il resta sur l'île. Il eut la force de proposer au docteur Lemonnier le 27 octobre 1772, une semaine après le départ de Poivre, de prendre la direction du jardin de « Monplaisir » que ce dernier venait de vendre au roi avant de repartir :

Je demandais donc si relativement à cet objet, vous ne pourriez pas placer en même temps sous votre main, et sous ma direction, ce jardin, si digne d'être conservé, ce jardin qui peut être considéré comme un entrepôt de ceux de Paris et de Trianon auxquels il pourrait fournir une infinité de choses¹¹⁵ ?

¹¹⁵. MOREL 2010 [et suiv.] : « Lettre inédite de Philibert Commerson à Louis-Guillaume Lemonnier – Mon Plaisir, Isle de France, le 27 octobre 1772 » ; [en ligne :] <http://www.pierre-poivre.fr/doc-72-10-27.pdf>.

Cette lettre inédite, ainsi que celles qu'il envoya à Bernard de Jussieu, Lemonnier et Cossigny¹¹⁶, démontre encore une fois l'intérêt que Commerson portait à l'enrichissement botanique de Trianon. Mais, épuisé, il mourut quatre mois plus tard le 13 mars 1773 à Flacq chez le sieur Bezac à « La Retraite ».

L'abbé Rochon (1744-1817) et le coco de mer

C'est Philibert Commerson qui lui donna son appellation latine (*Lodoicea*), mais c'est à l'astronome Alexis Rochon, dit l'abbé Rochon, que l'on doit l'arrivée à Trianon de cette curiosité botanique : le coco de mer.

L'abbé Rochon avait été nommé en 1765 garde des instruments et de la bibliothèque de la Marine à Brest. Déjà bien connu pour ses mémoires relatifs à l'amélioration de la détermination des longitudes en mer, il était parti de Lorient le 19 mars 1768 pour une mission hydrographique consistant à trouver une nouvelle route des Indes¹¹⁷. Arrivé à l'île Maurice sur la flûte *La Normande* le 23 juillet, il réembarqua aussitôt pour se rendre à l'île de Madagascar, grâce à l'appui de Poivre à qui il rapporta de son exploration de nombreuses plantes malgaches¹¹⁸. Reparti le 30 mai 1769 vers les Indes, il récolta en juillet sur l'île de Praslin, à la demande de Poivre, des plants et noix de cocos de mer (*Lodoicea callipyge*). L'origine de cette plante dont on pouvait trouver les noix en mer dans l'océan Indien, venait d'être établie par l'ingénieur Barré, ingénieur de l'expédition Marion Dufresne, au cours d'une mission effectuée l'année précédente, qui en avait rapporté quelques échantillons des Seychelles. C'est ainsi que Commerson avait eu la primeur de faire dessiner par Jossigny ce nouveau genre auquel il avait donné le nom de *Lodoicea* (ill. 21). Le naturaliste Pierre Sonnerat en 1776 et Rochon en 1791 rédigèrent par la suite la description de ce fruit étonnant et énigmatique¹¹⁹.

¹¹⁶ CAP 1861, p. 121, 150 et 159.

¹¹⁷ FAUQUE 1985.

¹¹⁸ ROCHON 1791, p. 272-288.

¹¹⁹ SONNERAT 1776, p. 3-10. La description de ce palmier a été lue à la Séance de l'Académie le 13 décembre 1773.



Illustration 21 : Jossigny, « Lodoïcea Callipyge – Le cocos Royal ou cocos de Mer des Isles Sechelles »

© Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, Ms 279, pl. 6

Jossigny exécuta quinze dessins différents du coco de mer (feuille, fruit, tronc etc).

Le 6 février 1770, Commerson promet à Bernard de Jussieu l'histoire complète du coco dont il venait de faire faire tous les dessins et toutes les coupes¹²⁰ :

Ne permetés pas, je vous prie, qu'aucun curieux indiscret porte des mains violentes sur celui que je vous envoie et ne me ravisse celle de mes découvertes que j'ai le plus à cœur. [...] Je n'ai donc pas hésité de vous adresser par M. l'abbé Rochon, déjà parti depuis près de trois mois, un des plus rares morceaux d'histoire naturelle : un coco de mer que M. Vachier aura l'honneur de vous présenter.

Le 30 avril 1772 il écrivit au docteur Lemonnier :

P.S. [...] M. Vachier, mon ami de confiance, à Paris, a dû vous remettre, monsieur, ainsi qu'à M. de Jussieu, un coco de mer que je lui ai fait passer à cet effet il y a près de deux ans, il y en avait aussi deux pour les jardins de Trianon et de Paris.

¹²⁰. CAP 1861 : « Commerson à Bernard de Jussieu, Port Louis de l'Isle de France le 6 février 1770 », p. 159 et « Commerson à Lemonnier, 30 avril 1772 », p. 120.

L'envoi du coco de mer au docteur Lemonnier avait été confirmé par Dereine dans un courrier qu'il lui avait adressé le 17 juin 1770¹²¹. C'est bien l'abbé Rochon en effet, rentré en France fin 1769, qui avait confié les précieux objets au début de l'année 1770 au docteur Lemonnier à destination de Trianon ; de son côté Cossigny, comme on l'a vu, offrit un coco de mer à Lemonnier le 3 octobre 1772 à Versailles.

L'abbé René Galloys (1723-1772), naturaliste du roi

Quant à René Galloys, né le 9 novembre 1723 à La Flèche¹²² où son père était médecin, il y avait probablement croisé les « Chinois de Turgot », Ko et Yang, étudiants au collège de La Flèche de 1754 à 1760¹²³. Était-ce de là qu'il tenait son goût des voyages vers la Chine ?

Son frère aîné François de Salles-Joseph-René Galloys (1719-1779) avait déjà quitté La Flèche en 1747 pour devenir médecin à Lorient de la Compagnie des Indes – puis après la dissolution de celle-ci, médecin de la Marine. Parallèlement à ses activités hospitalières, il avait créé un « jardin et une serre chaude du Roy » où Louis XV, intéressé à tout développement des échanges de plantes entre l'Orient et l'Amérique, fit ordonner en 1773 la construction d'une serre chaude « pour la conservation des plantes étrangères que leur transport jusqu'ici au moment de leur arrivée peut exposer à périr. Je vous envoie le plan que Monsieur Lemonnier (premier médecin du Roi) en a fait dresser ».

Si un mémoire rédigé par François Galloys le 25 août 1777 évoquait en effet l'envoi des plantes « pour les ranimer après les longues traversées et les mettre en état de transporter à Versailles et dans nos colonies »¹²⁴, Cossigny qui visita le jardin de Galloys au moment d'embarquer de Lorient pour l'île Maurice en 1775, porta cependant un jugement assez sévère sur son honnêteté :

M. Galloys a le goût de l'agriculture. Il a de l'intelligence, il a des connaissances parmi les Marins, de la considération malgré ses malheurs. Il est chargé de la serre du Roy, et me paraît être le seul ici sur lequel vous puissiez vous reposer du soin des arbres qui arrivent. Je ne puis pas cependant vous affirmer que les soupçons que vous avez contre sa fidélité soient sans fondement [...]. J'ai parcouru hier avec lui toute sa serre. Elle n'est riche qu'en Orangers et en pruniers à fleurs doubles. Il n'a ni Letchi, ni thé. J'ai beaucoup causé avec lui. Il m'a dit que tout ce qu'il élevoit, vous étoit destiné¹²⁵.

Quoi qu'il en soit, son frère René embarqua pour la première fois à destination de la Chine le 20 février 1764 à bord du *Berryer*, vaisseau de la Compagnie des Indes, afin de rapporter des plantes pour le jardin botanique

¹²¹. BC MNHN, Ms 357, liasse 15 : « Dereine au docteur Lemonnier, Versailles, le 17 juin 1770 ».

¹²². Archives départementales de la Sarthe, Baptêmes, mariages, sépultures, 1Mi 270/RO1, f° 106

¹²³. CORDIER 1920, p. 31-39

¹²⁴. GOEB 1977, p. 108 et Roussel et Gallozzi 2004, p. 45-51.

¹²⁵. BC MNHN, Ms 1995 : « Cossigny à Lemonnier, de L'Orient le 15 mai 1775 »

de Lorient. Grâce au soutien d'Étienne-François Turgot (1721-1789), chevalier de Malte, René Galloys était devenu prêtre conventuel de l'ordre de Malte en 1763¹²⁶ et, avec le soutien de Lemonnier, il avait pu obtenir, le 14 décembre 1763, le brevet de « Naturaliste du Roy »¹²⁷ : il partait donc en tant que « prêtre de l'ordre de Malthe, naturaliste du roi, aumonier »¹²⁸, chargé plus particulièrement de rapporter l'arbre à thé. Il revint le 10 juillet 1765 à Lorient avec une belle cargaison de plantes, dont plusieurs arbres curieux et une collection complète de graines de Chine et des végétaux que « l'on n'avoit jamais vu en Europe », tels que le manguier (*Mangifera indica*), le jambos (*Syzygium jambos*) ou le suiffier (*Sapium sebiferum* ou *wujiushu* 乌桕树)¹²⁹. Le fameux arbre à thé fut, d'après le journal *L'Avant-Coureur* du 9 septembre, présenté à Louis XV dès le 24 août, par Claude Richard, jardinier botaniste du roi, en présence de l'abbé Galloys lui-même. Las, comme nous l'avons évoqué plus haut, l'arbre vendu en Chine en tant qu'arbre à thé (*Camelia sinensis*) n'était pas un théier, ni même un camélia (*Camelia japonica*), les deux arbres étant souvent confondus. D'après Bernard de Jussieu, il s'agissait d'un orme, détermination que Commerson, venu aussitôt voir cet arbre le 7 novembre 1765, confirma sur la fiche de *determinavit* de la plante dont il préleva un rameau à Trianon¹³⁰ (ill. 19).

Devant l'échec de cette première mission, l'abbé Galloys fut donc invité à repartir en Chine. Pierre Poivre, qui se trouvait à Lorient où il préparait activement son propre départ pour l'île Maurice, lui adressa le 2 février 1767 un mémoire indiquant :

que la mission de M. l'abbé Galloys en Chine a pour unique objet de rechercher dans le cours de son voyage tous les plants d'arbres utiles [...] dont la culture peut être tentée avec quelques espérances de succès à nos îles de France et de Bourbon¹³¹.

Poivre lui demandait de se mettre en contact, dès son arrivée à Canton, avec « M. Dumont, chef du comptoir de la Compagnie dans le *hang*¹³² français, où l'un des appartements communique avec un petit jardin, où il placera les plants qu'il aura apportés des Détroits ». Poivre connaissait en effet bien le lieu lorsqu'il y était missionnaire entre août 1741 et janvier 1745 puis lorsqu'il y fut agent de la Compagnie des Indes du 14 août 1750 au 25 avril 1751¹³³ (ill. 22).

¹²⁶. AN Pierrefitte, 345AP 35 : « Poivre au chevalier Turgot, Lyon, 20 avril 1763 ».

¹²⁷. AN O¹ 107, p. 318 : « Brevet de naturaliste du Roy pour le sieur abbé Galloys [...] ».

¹²⁸. Service historique de la Défense – Lorient (désormais SHDL), 2P40-1-5 : « Année 1764, Rolle de l'équipage du V^{eu} *Le Berryer* de Lorient... pour aller à la Chine ». Nous remercions Jean-Claude Leroux, chef de la division Centre Ouest-Lorient du service historique de la Défense, pour les informations concernant les rôles d'équipage.

¹²⁹. Merci à Georges Métailié, directeur de recherche honoraire au CNRS, pour les transcriptions latines et chinoises de ces plantes.

¹³⁰. Louis-Claude Richard, neveu de Claude Richard fils, présentera un mémoire à l'Académie des Sciences en 1779 et donnera à cet arbre le nom scientifique d'*Ulmus pumila* ou orme de Chine. Il est utilisé de nos jours pour réaliser des bonsaïs.

¹³¹. MALLERET 1968. Nous remercions Gérard Bax, président de la Royal Society of Arts and Sciences of Mauritius, pour la communication de cet article.

¹³². Le *hang* ou *hong* (en chinois) ou *factory* (en anglais) est une maison de commerce tenue par des négociants étrangers ; MORSE 1926-29.

¹³³. MOREL 2018.



Illustration 22 : « Alexander Hume Scroll Painting of Foreign Factories in Canton ».

Le comptoir français se trouvait derrière le drapeau blanc.

© Hong Kong Maritime Museum

Cl. : Gabriela Lamy

L'abbé Galloys, parti sur le *Beaumont* le 15 mars 1767 en tant que « conseiller clerc », fut débarqué à Wampou¹³⁴ le 30 décembre 1767 et s'installa à Canton avec son domestique Louis Nau¹³⁵. Il ne lui était pas seulement demandé de récolter des plantes utiles telles que diverses variétés de thé – tchao-tchong, thé haissuen, thé bouy, thé pékao et tous les thés de la province de Fo-Kien –, mais aussi des « plants propres à orner les jardins du Roi à Trianon », essentiellement d'ornement aux parfums « suaves et agréables » :

- du li-hoa dont la petite fleur blanche dure toute l'année ;
- du coui-hoa, espèce de buis qui se couvre de fleurs chaque mois de l'année et dont la fleur a « l'odeur de l'eau de noyau » (*Osmanthus fragrans* ou *guihua* 桂花) ;
- des fousapates rouges simples, rouges doubles, surtout la belle espèce du Japon (*Hibiscus boryanus*) : leur nom est la contraction de l'indo-portugais *flor de sapato*, « fleur de cordonnier – la fleur était utilisée comme cirage pour les chaussures ou pour teindre les sourcils en noir¹³⁶, comme le confirme Bernardin de Saint-Pierre (qui séjourna à la même époque, 1768-1770, à l'île Maurice) : « je joignis aux pavots et aux soucis une fleur de fousapatte, qui sert aux cordonniers à teindre leurs cuirs en noir¹³⁷ » ;
- des rosiers de toutes les espèces, surtout celui à grappes dont les jésuites de Macao avaient fait une belle palissade dans une cour de leur collège de Saint-Paul (*Rosa multiflora* ou *yeqiangwe* 野蔷薇) – Poivre qui avait passé plusieurs mois à Macao pouvait en toute connaissance de cause en demander des plants (ill. 23).

¹³⁴ Whampoa ou Vampou, port sur la Rivière des Perles en aval de Canton.

¹³⁵ SHDL, 2P 41 : « Rolle d'Equipage du Vaisseau *Le Beaumont* de L'Orient ... pour aller à la Chine – armé le 19 janvier 1767, relâche à Lorient du 18 février au 15 mars 1767, désarmé le 10 juin 1768 ».

¹³⁶ D'SOUZA-DELERUY 1998.

¹³⁷ BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *La Chaumière indienne*, 1790.



Illustration 23 : Ruines de l'église de Saint-Paul, Macao. Le collège de Saint-Paul jouxtait l'église sur le côté droit.

© Cl. Gabriela Lamy

– des petits orchis ou plantes bulbeuses que les Chinois cultivaient dans des vases pleins de boue dans leurs cours et dont la fleur a une odeur si suave (*Cymbidium sp.* ou *lanhua* 兰花) ;

– des lien-hoa ou fleurs de nénuphar dont la graine et la racine, connues sous le nom de nelumbo se mangent et sont très bonnes et dont les fleurs sont très agréables par la forme et par l'odeur (*Nelumbo nucifera* ou *lianhua* 蓮花) ;

– des tcha-hoa à grosses fleurs doubles, couleur de feu du Japon (*Camelia japonica* 'Flore Pleno').

Cinq caisses furent envoyées de Canton à Port-Louis par l'abbé Galloys : bien conditionnées, les plantes et les différentes graines arrivèrent le 20 février 1768 en bon état. Pierre Poivre les fit aussitôt planter à « Monplaisir ».

L'abbé Galloys, lui, poursuivit son séjour à Canton pendant plusieurs mois : il ne quitta la Chine que le 24 décembre 1768, à bord du *Berryer*, pour débarquer à l'île Maurice le 10 février 1769¹³⁸ avec six caisses contenant entre autres l'arbre à thé tant attendu que Commerson s'empressa de faire dessiner par Pecquet (ill. 24).

¹³⁸. SHDL, 2P42-9-22 : « 1767-1769, Rolle de l'Equipage du Vau *Le Berryer* de Lorient [...] pour aller en Chine ».

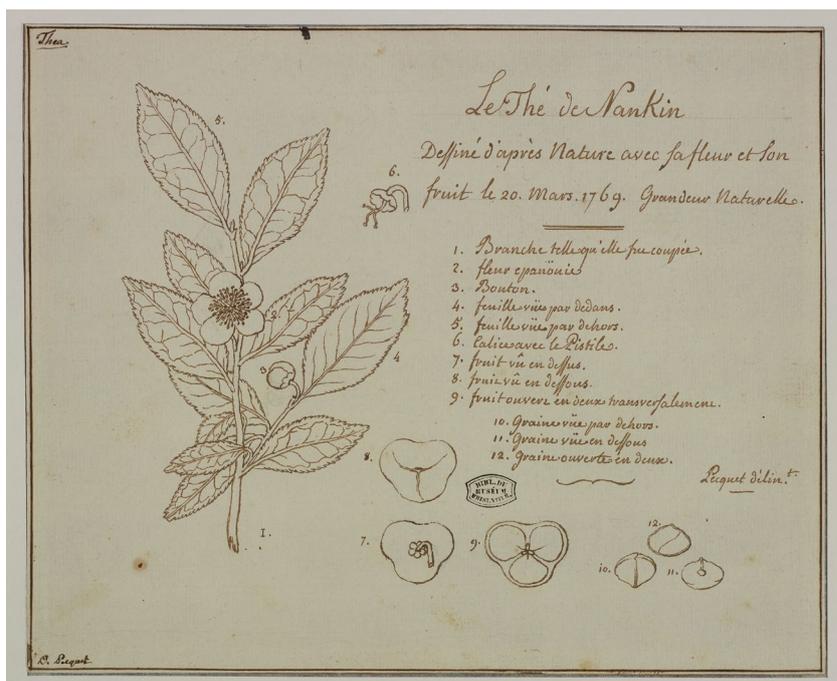


Illustration 24 :

« Le Thé de Nankin dessiné d'après nature avec sa fleur et son fruit le 20 mars 1769, Pecquet delin. t »

© Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, Ms 281(1)

L'abbé écrivit quelques semaines plus tard au ministre :

Tous les plants que j'apportais et ceux que j'avais mis à bord des autres vaisseaux ont été débarqués dans le meilleur état et ne laissent rien à désirer. Il n'est pas encore bien décidé qui en aura le soin de monsieur Poivre ou de moi. Cela se fera à l'amiable. Car sans l'union et la paix il ne peut y avoir de bien.

Vous recevrez, Monseigneur, par le vaisseau *le Besrier* [Berryer], mes lettres de Canton. Elles contiennent le détail de mon séjour en Chine, la facture des commissions qui sont à votre adresse, et le catalogue de tous les plants et graines que je me suis procurés, et que j'ai apportés ici¹³⁹.

Plantes et graines furent en fait exclusivement déposées chez Poivre à « Monplaisir », au grand dam de Galloys qui aurait souhaité en cultiver une partie sur une habitation qui lui avait été concédée sur l'île au bord de la rivière Cascade non loin du « Réduit »¹⁴⁰. Une fois reposés, certains plants furent expédiés quelques mois plus tard en France à bord du vaisseau *Le Sphinx* commandé par le comte d'Hector (ill. 25), ce même vaisseau qui avait amené le 6 juin 1769 le nouveau gouverneur François-Julien du Dresnay Desroches (1719-1786) et son aide de camp Paul de Jossigny (1750-1827) à l'île Maurice, avec également à son bord Charles Duval (1727-1770), « employé au service du roy en qualité de jardinier¹⁴¹ ».

¹³⁹. ANOM, COL E197, n° 208 : « Galloys au Ministre, 20 février 1769, à l'Isle de France ». Malheureusement ce mémoire et cette liste n'ont pas été retrouvés.

¹⁴⁰. La parcelle « 231 abbé Galois » est visible sur la « Carte générale de l'Isle de France, avec le détail de son Terrier et les noms des habitants par numéros, 1772 », BnF Cartes et Plans, GE C-9307 ; [en ligne :] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b530986308?rk=515024;0>.

¹⁴¹. ANOM, État civil, Isle de France, Pamplemousses, 1770, vue 54 : il meurt à Pamplemousses à l'âge de 43 ans le 31 octobre 1770.



Illustration 25 : Pierre Ozanne, « Vue du vaisseau Le Sphinx revenant de l'Inde sous le commandement de Monsieur le Comte d'Hector, Capitaine de Vaisseau, 1770 »

© Musée de Morlaix, Musée de France

À Brest, où le *Sphinx* arriva le 8 janvier 1770, l'attendait Antoine Richard (1735-1807), second fils de Claude Richard, chargé de rapporter malgré l'hiver la précieuse cargaison qui contenait entre autres l'anis étoilé (*Illicium verum* Hook., *bajiao* 八角), le chamlagu (*Caragana chamlagu* L.) et le buis de Chine au parfum de jasmin très prononcé (*Murraya paniculata* (L.) Jack)¹⁴² (ill. 26).



Illustration 26 : Buis de Chine ou *Murraya paniculata*, photographié en août 2017 dans la province de Guangdong, Chine

© Foucault Lamy

¹⁴². Bibliothèque de l'Institut de France, Ms 3178 : « Cuvier, Georges, Notes pour servir à l'éloge de M. Richard ».

Dereine avait signalé dès le 24 mai 1768 à Louis XV qu'il tenait à sa disposition un buis de Chine de 12 pieds de haut sur une habitation à l'île Maurice¹⁴³, ce qui laisse supposer que cet arbrisseau était déjà présent sur l'île. Commerson avait d'ailleurs proposé en juin 1769 de lui donner le nom « *Marsania* » (ill. 27) en l'honneur de Mme de Marsan, bel hommage parfumé et gratitude manifeste à l'égard d'une protectrice des naturalistes... :

J'ai [Commerson] destiné à madame la princesse de Marsan un autre genre de plante encor plus specieux et plus odorant et propre d'ailleurs à faire l'ornement des jardins – *Marsania suave spirans* dont j'ai envoyé les graines à deux reprises à monsieur Lemonnier¹⁴⁴.



Illustration 27 : Morlaix, « *Marsania*, Buis de Chine, récolté en juin 1769 au Réduit Isle de France »
 © Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, Ms 281(1)

Plus tard, en 1772 et 1777, Cossigny fit parvenir au docteur Lemonnier de ces plants de buis de Chine (*Marsane*, *Marsania*, ou *Murraya paniculata*). Il s'agissait pour lui, écrivait-il le 16 août 1772, d'une :

...des plus jolies productions de la nature quand il est en fleurs. Il réussira vraisemblablement dans les serres et il fera fortune en Europe. On pourra le substituer à toutes les décorations où l'on place des orangers. La fleur est la même, avec cette différence qu'elle est plus petite et qu'elle vient par touffe, c'est-à-dire en

¹⁴³. AN O¹ 1883 : « Dereine à Marigny ».

¹⁴⁴. MONNIER, LAVONDES, JOLINON et ÉLOUARD, p. 169.

bouquets. L'odeur est plus douce que celle de la fleur d'orange, mais elle n'en est pas moins agréable suivant moy¹⁴⁵.

Le buis de Chine voyagea jusqu'aux Antilles. Le 10 mars 1788, en effet, un flacon de graines de buis de Chine fut expédié depuis l'île Maurice par le botaniste Jean-Nicolas Céré, devenu directeur du jardin royal de Pamplemousses, avec des « objets destinés pour le S. Aquart, habitant de la Martinique » à bord de *L'Alexandre*¹⁴⁶. Ce lot de graines et plantes fut réceptionné et planté par Louis-Claude Richard, petit-fils de Claude Richard, à « La Montagne » à Saint-Pierre, habitation appartenant à Louis Payrès¹⁴⁷, faute de jardin royal (ou public) pour l'accueillir. La comparaison du contenu de la cargaison au départ de l'île Maurice et à l'arrivée en Martinique après huit mois de navigation laisse supposer les pertes des graines et végétaux durant le voyage, mais le buis de Chine avait survécu, ainsi que les deux espèces de canne à sucre de Batavia, le cannelier, le rima et le bétel, surplus des livraisons précédentes de Saint-Domingue. La plus grande partie de l'envoi avait été adressé à l'île de Saint-Domingue¹⁴⁸.

En France, plusieurs buis de Chine prospérèrent dans divers jardins, comme le révèlent les inventaires d'arbres rares et précieux des jardins d'émigrés faits à la Révolution : un *Marsania* au domaine de Retz estimé 15 sols rejoignit le dépôt de plantes de Trianon le 25 janvier 1794¹⁴⁹ ainsi qu'un autre relevé chez Monsieur à Versailles (cité *Marsania Murraya*) et un dernier chez Mme de Tessé, fille du duc de Noailles, à Chaville (dénommé *Murraya sinica*).

L'abbé Galloys continua de son côté à correspondre avec le docteur Lemonnier à Versailles, lui faisant notamment part de ses nombreux différends avec Poivre concernant la culture des plants qu'il avait rapportés de Chine.

Un d'entre eux s'était bien acclimaté à Trianon puisqu'à la Révolution un « Catalpa provenant des graines de Chine apporté par l'abbé Galois » y fut localisé le 24 mars 1795 comme « porte-graines »¹⁵⁰ (ill. 28).

¹⁴⁵. BC MNHN, Ms 1995 : « Cossigny au docteur Lemonnier 16 août 1772 » ; [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=365> .

¹⁴⁶. NAM, OA 116, n° 16 : « Objets destinés pour le S. Aquart, habitant de la Martinique » ; [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=368> .

¹⁴⁷. Richard 1799 ; [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=212> . Merci à Jeanne Cazassus-Bérard, archéologue en Martinique, pour ses informations concernant l'habitation « La Montagne » à Saint-Pierre en Martinique. Un beau spécimen de buis de Chine est actuellement visible à la fondation Clément au François (Martinique).

¹⁴⁸. NAM, OA 116, n° 12 et n°13 : « Envoi de Plan[t]s à St Domingue sur Le Navire particulier l'Alexandre commandé Par le Sr Motais de la Chateigneraye ; [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=410>

¹⁴⁹. ADY, AQ 264 : « Objets à extraire pour le dépôt [de Trianon] 6 pluviôse an 2 [25 janvier 1794] ». Merci à Laurent Fourquié, membre de la commission de recherches historiques sur le désert de Retz, pour la transcription de ce manuscrit.

¹⁵⁰. Archives municipales de Versailles, 5M 1655 : « Inventaire descriptif des arbres étrangers porte-graines du Jardin du Petit Trianon. Versailles 6 germinal l'an 3e de la République française une et indivisible » : <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=14> .



Illustration 28 : Catalpa de Chine ou *Catalpa ovata*, jardin du Petit Trianon, replanté en 2004 à l'occasion de la restauration du jardin dirigée par M. Lablaude, architecte en chef des monuments historiques.

Cet arbre ne doit pas être confondu avec le Catalpa bignonioides d'origine américaine.

© Gabriela Lamy

Galloys put encore voir l'intendant Pierre Poivre repartir en France le 20 octobre 1772 mais n'eut guère l'occasion de connaître son successeur : il mourut trois semaines plus tard, le 11 novembre 1772, sur l'habitation qu'il occupait à Moka près du « Réduit ».

Félix Delahaye (1767-1829) jardinier de l'expédition d'Entrecasteaux à la recherche de La Pérouse

À la Révolution, les plantes rares de Trianon furent conduites à Paris, au jardin des Plantes¹⁵¹ dirigé par André Thouin, où une nouvelle politique des lieux de collections botaniques avait été mise en place par la Convention¹⁵². La maison du jardinier de Trianon allait pourtant encore résonner des péripéties d'autres voyages.

Le 7 février 1798, fut nommé jardinier en chef des pépinières nationales de Trianon Félix Delahaye (La Haie, Lahaie ou Lahaye)¹⁵³ qui venait de rentrer de l'expédition d'Entrecasteaux¹⁵⁴. Cette expédition, partie en 1791 sur ordre de la Constituante pour trouver trace de celle de La Pérouse mais aussi à des buts d'exploration scientifique, s'était terminée par un échec dramatique, mais avait permis de nombreuses découvertes botaniques. Passée par Ténériffe, le cap de Bonne-Espérance¹⁵⁵, la Terre de Van Diemen (Tasmanie), la Nouvelle-Irlande, l'île Amboine, la baie de l'Espérance, l'île Tonga, la Nouvelle-Calédonie, elle avait pris fin en octobre 1793 à Sourabaya en Indonésie où l'équipage avait appris l'exécution de Louis XVI et où les deux frégates de l'expédition avaient été saisies par les Hollandais, en guerre contre la France. Félix Delahaye était resté trois ans sur l'île de Java, tâchant de maintenir en vie dix arbres à pain (*Artocarpus altilis*)¹⁵⁶ qu'il avait réussi à rapporter des îles Tonga : James Cook

¹⁵¹. LAMY (Gabriela) 2010.

¹⁵². SPARY 2000.

¹⁵³. DAUGERON 2014, p. 99, 101 et 120 : les rencontres entre Lahaye et les aborigènes de Tasmanie, « hommes simples et bons », y sont retranscrites.

¹⁵⁴. RICHARD 1986 et DUYKER 1999.

¹⁵⁵. GLEN et GERMISHUIZEN 2010, p. 252 : les plantes que Lahaye a collectées au Cap y sont relevées.

¹⁵⁶. L'arbre à pain (*Artocarpus altilis* 'Non Seminifera'), ou Uru en tahitien, ne doit pas être confondu avec le rima ou châtaignier (*Artocarpus altilis* 'Seminifera') introduit à l'île Maurice par Pierre Poivre en 1755 puis

(1728-1779) avait constaté dès 1769 lors de son premier voyage de circumnavigation l'utilité alimentaire de ce fruit pour les esclaves et les habitants des îles¹⁵⁷.

En janvier 1797, Delahaye avait enfin pu quitter Java, et embarquer sur *La Régénérée* qui l'emmena jusqu'à l'île Maurice où il était resté six mois. Il y avait confié deux de ses précieux plants aux soins de Jean-Nicolas Céré – qui les fit planter près de la maison de l'assistant-directeur du jardin de Pamplémousses (ill. 29) – non sans rédiger un mémoire sur les soins à apporter à ces arbres pour les cultiver sur l'île. Ce manuscrit est conservé aujourd'hui à la BnF dans les papiers de Nicolas-Antoine Duchesne (1747-1827), ancien prévôt des Bâtiments du roi et témoin privilégié des jardins de Trianon¹⁵⁸.



Illustration 29 : Arbre à pain, jardin de Pamplémousses, île Maurice (2014)

Les deux arbres à pain rapportés par Delahaye en 1796 sont les ancêtres de tous ceux qui furent plantés par la suite dans l'île.

© Gabriela Lamy

Delahaye était reparti pour la France le 20 avril 1797 avec encore huit de ces arbres à pain. Quatre n'avaient pas survécu à cette nouvelle traversée. Deux avaient été remis au jardin des Plantes à Paris mais ils y moururent huit mois plus tard. Enfin, deux arbres avaient été envoyés le 4 septembre 1797 à Cayenne où ils se seraient bien acclimatés.

de l'île Maurice en Martinique en 1788 : <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=212> .

¹⁵⁷. En 1787 le lieutenant de vaisseau Bligh fut chargé de rapporter des plants de Tahiti vers les Caraïbes. L'expédition du *Bounty* se solda par un échec et une mutinerie. Le deuxième essai de Bligh en 1793 connut davantage de succès et plusieurs centaines de jeunes plants furent transférés de Tahiti jusqu'aux Caraïbes : KAEPLER 2010, p. 158.

¹⁵⁸. Bibliothèque nationale de France Manuscrits, NAF 22159 : Delahaye, « Observations sur la culture de l'arbre à pain » ; [en ligne :] <http://www.chateauversailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=199> . Edward Duyker, professeur honoraire à Sydney (Australie), a retrouvé à l'île Maurice la publication de ces *Observations sur la culture de l'arbre à pain*, Port Nord-Ouest, T.N. Bolie, [1797]. Nous le remercions pour la communication de ce document.

C'est donc après de longues aventures que Delahaye fut chargé à partir de 1798 d'entretenir les pépinières nationales de Trianon. Il s'attacha plus particulièrement à la culture des arbres étrangers qu'il livrait aux diverses administrations ainsi qu'à certains particuliers. L'inventaire des espèces qui prospéraient alors à Trianon permet d'en apprécier toute la richesse : 19 538 arbres et arbrisseaux de pleine terre furent dénombrés ainsi que 745 plants d'orangerie en pot¹⁵⁹. À l'occasion d'une livraison de plants pour l'impératrice Joséphine à la Malmaison¹⁶⁰, il se vit proposer en 1805 de gérer sa collection de plantes tropicales entretenue dans la nouvelle grande serre chaude. Il bénéficiait d'un logement adossé au bâtiment : il y demeura jusqu'à la mort de Joséphine en 1814¹⁶¹ puis exploita une pépinière à son nom rue Saint-Symphorien dans le quartier de Montreuil à Versailles jusqu'à sa propre mort en 1827¹⁶².

Le botaniste-voyageur Pierre-Antoine Poiteau (1766-1854) qui occupa le même poste que Delahaye quelques années plus tard en tant que jardinier en chef des pépinières nationales de Trianon et qui avait voyagé à Saint-Domingue, en Amérique et en Guyane, dira de lui :

Le même goût pour les plantes et pour les voyages nous ont portés tous deux au-delà des mers, sur des terres étrangères, souvent inhospitalières, où nous courions en même temps les mêmes dangers, quoique séparés l'un de l'autre par des milliers de lieues [...]. Notre amitié s'est encore fortifiée par le récit de nos aventures et des remarques que nous avons faites¹⁶³.

C'est avec cet hommage rendu par Pierre-Antoine Poiteau à Félix Delahaye que s'acheva à Trianon la période des voyages-découvertes du siècle des Lumières.

Conclusion

Les noms de Poivre, Cossigny, Le Juge, Aublet, Rochon, Galoys, Dereine et Lahaye, tous ces noms qui figurent sur l'obélisque Liénard au jardin de Pamplemousses, résonneront peut-être désormais différemment dans la grande serre chaude du Petit Trianon, aujourd'hui vide de plantes – et de sens.

Trianon est à *contrario* toujours fortement ancré dans le territoire mauricien puisqu'un ancien domaine sucrier portant ce nom¹⁶⁴ est aujourd'hui toujours cité dans la toponymie des lieux : « Trianon barracks », « The Old

¹⁵⁹. AN, F¹⁰ 386 : « Etat général des arbres et arbrisseaux en différents états de plantation cultivés en pleine terre, ainsi que de quelques arbustes et plantes d'orangerie en pots que peuvent fournir les Pépinières du Domaine national de Versailles... Pépinières de Trianon, 15 vendémiaire an X [7 octobre 1801] ».

¹⁶⁰. AN Pierrefitte, F¹⁰ 385 : « Lahaye, Etat des arbres et arbrisseaux fournis du dépôt n^{alle} de trianon dans le courant du mois de vantos pour la plantation du jardin de La citoyenne bonnaparte, le 20 vantos an 8 [11 mars 1800] », et F¹⁰ 386 : « Lahaye, Etat des arbres et arbrisseaux fournis de la pepinière n^{alle} de trianon dans le courant du mois de germinal an 10 [avril 1802] pour madame bonnaparte [...] à la Malmaison ».

¹⁶¹. CHEVALLIER 1989, p. 51.

¹⁶². PHILIPPAR 1843, p. 47.

¹⁶³. POITEAU 1830.

¹⁶⁴. ROUILLARD 1964-1979, p. 266

Labourers' Quarters at Trianon »¹⁶⁵, « Trianon road » ou « Residences Trianon ». Situé dans le quartier des Plaines Wilhems, il était en partie la propriété de Paul Martin-Moncamp (1758-1827). Ce dernier, avant de s'établir à l'île Maurice, avait rempli une mission diplomatique en Perse en 1782 en compagnie du botaniste du roi André Michaux (1746-1802) qui devait quant à lui rapporter arbres et fleurs pour le jardin de Marie-Antoinette au Petit Trianon, jardin que ce dernier connaissait bien pour y avoir étudié la botanique avec le docteur Lemonnier. Le petit domaine de la reine a certainement dû alimenter la conversation des deux voyageurs français dans le désert syrien... Moncamp accueillera plus tard André Michaux au Trianon mauricien lorsque ce dernier abandonnera l'expédition Baudin en avril 1801¹⁶⁶.

Cependant, si la provenance des plantes de Trianon sous l'Ancien Régime commence à être plus perceptible et si nous avons pu citer quelques sources intéressantes, notre étude est surtout restée limitée à la botanique et à l'horticulture : il reste bien sûr à analyser les enjeux politiques, économiques, scientifiques et sociaux de ces jardins royaux et aristocratiques, de cet intérêt pour des plantes rares ou inconnues, et à les replacer dans les stratégies géopolitiques et environnementales déployées dans l'océan Indien¹⁶⁷. Nous espérons avoir, au fil de ces quelques pages, ouvert quelques pistes.

Remerciements

Nous tenons à remercier chaleureusement Yann von Arnim, Jeanne Cazassus-Bérard, Marie-France Chelin-Goblet, Anne Goupille, Michelle Lenoir, Jean-Claude Leroux, Georges Métailié, Jean-Paul Morel, Monique Mosser, Monique Paternoster, Satyendra Peerthum, Guy Rouillard (†), Bertrand d'Unienville et Raymond d'Unienville ainsi que toute l'équipe du Centre de recherche du château de Versailles pour leur précieux soutien à la rédaction de cet article.

¹⁶⁵. Nous remercions Satyendra Peerthum, chercheur associé à l'Aapravasi Ghat Trust Fund (Port-Louis – île Maurice), pour les informations données en 2014 concernant ce site. Les recherches menées actuellement par Marie-France Chelin-Goblet sur le domaine sucrier de Trianon apporteront prochainement des réponses complémentaires à l'histoire de ce domaine.

¹⁶⁶. PLUCHET 2014, p. 212.

¹⁶⁷. « Le commerce des plantes : Empires, réseaux marchands et consommation (XVI^e-XX^e siècle) », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Belin, juillet-septembre 2019.

Sources imprimées

BUC'HOZ Pierre-Joseph, s. d. [1780-1782], *Les Dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne végétal... [...]*, Paris, chez l'auteur.

BUC'HOZ Pierre-Joseph, 1783-1784, *Le jardin d'Eden : le paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la reine à Trianon ou collection des plantes les plus rares*, Paris, chez l'auteur.

CHARPENTIER DE COSSIGNY Joseph-François, 1803, *Moyens d'amélioration et de restauration, proposés au gouvernement et aux habitants des colonies ou Mélanges politiques, économiques, agricoles et commerciaux relatifs aux colonies*, Paris, chez l'auteur.

CLOUET (abbé), 1767, *Géographie moderne avec une introduction...*, Paris, Mondhore.

CUVIER Georges, 1819, « Éloge historique de Louis-Guillaume Lemonnier, associé régnicole, lu le 7 octobre 1800 », dans *Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut royal de France par M. le Ch^r Cuvier*, t. I, Paris et Strasbourg, Levrault, p. 83-107.

Éphémérides du citoyen ou bibliothèque des sciences morales et politiques, 1771, t. 8, Paris, Lacombe.

FUSEE-AUBLET Jean-Baptiste, 1775, *Histoire des plantes de la Guiane française [...] et une Notice des Plantes de l'Isle de France*, Paris, Didot jeune.

LEBRETON Louis, 1787, *Manuel de botanique, à l'usage des amateurs et des voyageurs*, Paris, Prault.

RICHARD Louis-Claude, 1799, « Mémoire sur l'introduction de diverses plantes utiles dans les colonies françaises de l'Amérique, notamment celle de la Guiane, et sur la réussite ou non-succès de leur culture, lu le premier ventose an 5 [19 février 1797] », *Mémoires de l'Institut national des sciences et Arts – Sciences mathématiques et physiques*, Baudouin, Paris ; [en ligne :] <http://www.chateaufersailles-recherche-ressources.fr/jlbweb/jlbWeb?html=nothortus&ref=212>

ROCHON Alexis, 1791, « Description de plusieurs Arbres, Arbustes et Plantes qui croissent dans la partie du Nord de Madagascar, et que j'ai apporté à l'Isle de France, à la fin de l'année 1768 » dans *Voyage à Madagascar et aux Indes Orientales*, Paris, Prault.

SAINT-PIERRE Jacques-Henri Bernardin de, 1773, *Voyage à l'Isle de France, à l'Isle de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance & [...]*, Amsterdam, Merlin.

SONNERAT Pierre, 1776, *Voyage à la Nouvelle-Guinée*, Paris, Ruault.

VAN RHEEDE Hendrik Adrian, 1673-1703, *Hortus Indicus Malabaricus*, Amsterdam, Joannis van Someren.

WILLEMET Pierre-Rémi, 1796, *Herbarium Mauritanum*, Leipzig, Wolff.

Bibliographie

ALLORGE Lucile et IKOR Olivier, 2003, *La fabuleuse odyssée des plantes – Les botanistes voyageurs, les jardins des plantes, les herbiers*, Paris, JC Lattès.

ANTOINE Michel, 1970, « En marge ou au cœur de l'« affaire » de Bretagne ? Intrigues et cabales de M. de La Chalotais », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 128, p. 390 ; [en ligne :] http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec_0373-6237_1970_num_128_2_449868.

BARTHELEMY Guy, 1979, *Les jardiniers du Roy – Petite histoire du jardin des plantes de Paris*, Paris, Le Pélican.

BIVER Paul, 1933, *Histoire du château de Bellevue*, Paris, Librairie Gabriel Enault.

BOUR Roger, 2015, « Paul Philippe Sanguin de Jossigny (1750-1827) artiste de Philibert Commerson. Les dessins de reptiles de Madagascar, de Rodrigues et des Seychelles », dans *Zoosytema*, Paris, Publications scientifiques du Muséum national d'Histoire naturelle, 37 (3) p. 415-448 ; [en ligne :] <http://sciencepress.mnhn.fr/sites/default/files/articles/pdf/z2015n3a1.pdf>.

BOURGUET « Marie-Noëlle, « L'île, lieu et opérateur des savoirs », p. 81 dans le catalogue de l'exposition « Le temps de l'île », MuCEM / Parenthèses, Marseille, 17 juillet au 11 novembre 2019, sous la direction de Jean-Marc Besse et Guillaume Monsaingeon

BOURZAT Jean-Dominique, 2009, *Une dynastie de jardiniers et de botanistes : les Richard – de Louis XV à Napoléon III*, Paris, L'Harmattan.

BOUSQUET Robert, 2011, *Les esclaves et leurs maîtres à Bourbon au temps de la Compagnie des Indes (1665-1767)*, livre 2, lulu.com ; [en ligne :] http://www.reunion-esclavage-traite-noirs-neg-marron.com/IMG/pdf/chapitre03_livre_02.pdf .

BRISSARD Françoise et WICK, Gabriel (dir.), 2016, *Une maison de plaisance au XVIII^e siècle – l'hôtel de Noailles à Saint-Germain-en-Laye*, Paris, Artlys

CACHAU, Philippe, 2008, « La maison des castrats italiens du roi à Montreuil : mythes et réalités », *Cahier Philidor*, 35, Versailles, Éditions du Centre de musique baroque.

CAP Paul-Antoine, 1861, *Philibert Commerson, naturaliste voyageur*, Paris, Victor Masson ; [en ligne :] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9403403.image> .

CHELIN Antoine, 1989, *Une île et son passé*, nouv. éd., Sainte-Clotilde (île de La Réunion), Éditions du Centre de recherche indianoocéanique ; [en ligne :] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3340063x.texteImage>.

CHEVALLIER Bernard 1989, *Malmaison, château et domaine des origines à 1904*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux.

CLAVILIER Catherine, 2009, *Cérès et le laboureur : la construction d'un mythe historique de l'agriculture au XVIII^e siècle*, Paris, Éditions du patrimoine.

CORDIER Henri, 1920, « Les Chinois de Turgot », dans *Mélanges d'histoire et de géographie orientales*, t. 2, p. 31-39 ; [en ligne :] <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k54227773/f48.item.r=ko.texteImage> .

CORVOL Andrée, 2005, *Les arbres voyageurs*, Paris, Robert Laffont.

DAUGERON Bertrand, 2014, *À la recherche de l'Espérance, revisiter la rencontre des Aborigènes tasmaniens avec les Français 1772-1802*, Paris, Ars apodemica.

DESJARDINS Gustave, 1885, *Le Petit Trianon : histoire et description*, Versailles, L. Bernard.

DUFORT DE CHEVERNY Jean-Nicolas, 1886, *Mémoires sur les règnes de Louis XV et Louis XVI et sur la Révolution*, éd. J. N. Dufort , t. 1, Paris, Plon, Nourrit et Cie.

DUYKER Edward, 1999, « Delahaye, Félix (1767-1829) », dans *Dictionnaire de biographie mauricienne*, n° 53, Curepipe (île Maurice), Société de l'Histoire de l'île Maurice.

D'SOUZA-DELERUY Florence, 1998, « Trafic de mots aux Mascareignes au XVIII^e siècle », dans *Influences et échanges culturels dans l'océan Indien. Les jardins. Organisation de l'espace et construction du paysage*, actes du colloque (Saint-Denis de La Réunion, novembre 1994), Saint-Denis de La Réunion, éditions CNH, p. 10-19.

ÉPINAY Adrien d', 1890, *Renseignements pour servir à l'histoire de l'Île de France...*, île Maurice, Nouvelle imprimerie de Dupuy.

FAUQUE Danièle, 1985, « Alexis-Marie Rochon (1741-1817, savant astronome et opticien », *Revue d'histoire des sciences*, 38-1, p. 3-36 ; [en ligne :] https://www.persee.fr/doc/rhs_0151-4105_1985_num_38_1_3990 .

GENEST Marie-Pierre, 1997, « Les plantes chinoises en France au XVIII^e siècle : médiation et transmission », *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, 39^e année, bulletin n° 1, p. 27-47 ; [en ligne :] https://www.persee.fr/doc/jatba_0183-5173_1997_num_39_1_3600 .

GLEN H.F. et GERMISHUIZEN G. (dir.), 2010, *Botanical Exploration of Southern Africa*, 2^e édition, Pretoria, South African National Biodiversity Institute.

GOEB Philippe, 1977, *Le docteur Galloys, médecin de la Marine et la botanique à Lorient au 18^e siècle*, thèse de doctorat en médecine, université de Nantes [tapuscrit].

GUNNY Ahmad, 1981, « L'île Maurice et la France dans la deuxième moitié du siècle », *Dix-huitième siècle*, n° 13, p. 297-316 ; [en ligne :] https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1981_num_13_1_1344 .

HEIZMANN Annick, 2008, « La maison du jardinier », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* ; [en ligne :] <http://journals.openedition.org/crcv/53> .

Influences et échanges culturels dans l'Océan Indien. Les jardins. Organisation de l'espace et construction du paysage, 1998, actes du colloque (Saint-Gilles, nov. 1994), Saint-Denis de La Réunion, éditions CNH.

KAEPLER Adrienne, 2010, *James Cook et la découverte du Pacifique*, cat. exp. (Musée historique de Berne, 7 oct. 2010-13 févr. 2011), Genève, Imprimerie nationale.

LAMY Denis, 2010, « On herborise à Trianon », dans SAULE Béatrix et ARMINJON Catherine (dir.), *Sciences et curiosités à la cour de Versailles*, cat. exp. (château de Versailles, 26 octobre 2010-27 février 2011), Paris, Réunion des musées nationaux, p. 152-153

LAMY Gabriela, 2010, « *Le jardin d'Éden : le paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la Reine à Trianon* de Pierre-Joseph Buc'hoz », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* ; [en ligne] : <http://journals.openedition.org/crcv/10300>.

LAMY Gabriela, 2011, « Les jardins de Trianon à travers la presse – Les progrès de la botanique et de l'horticulture vus par *l'Avant-Coureur* et le *Journal de Paris* (1760-1792) », dans Chr. HENRY et D. RABREAU (dir.), *Le public et la politique des arts au siècle des Lumières : célébrations du 250^e anniversaire du premier salon de Diderot*, actes du colloque (Paris, université Paris I Panthéon-Sorbonne 17-19 déc. 2009), *Annales du Centre Ledoux*, t. VIII, Bordeaux, William Blake & Co. / Art & Arts Edit., p. 413-425.

LAMY Gabriela, 2016, « Des jardins de Saint-Germain aux jardins de Trianon », dans Brissard et Wick 2016, p. 101-113.

LE JUGE DE SEGRAIS René, 1945, « Portrait d'un ancêtre : François-Étienne Le Juge », *Bulletin de la Société de l'histoire de l'île Maurice*, n° 3, p. 20-34.

LE ROI Joseph-Adrien, 1864, *Coup d'œil rétrospectif sur l'horticulture versaillaise*, Versailles, Impr. de E. Aubert.

« Le commerce des plantes : Empires, réseaux marchands et consommation (XVIe-XXe siècle »), *Revue d'histoire moderne et contemporaine* Belin, juillet-septembre 2019

LOUGNON Albert, 1956, *L'île Bourbon pendant la Régence*, Paris, Éditions Larose.

LY-TIO-FANE Madeleine, 1967, « Pierre Poivre et l'expansion française dans l'Indo-Pacifique », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, tome 53, n° 2.

MCCLELLAN III James E. et REGOURD François, 2011, *The Colonial Machine : French Science and Overseas Expansion in the Old Regime*, Turnhout, Brepols Publishers.

MAHE DE LA BOURDONNAYE Bertrand-François, 1937, *Mémoire des Isles de France et de Bourbon*, Saint-Denis de La Réunion / Paris, Daudé / Leroux.

MALLERET Louis, 1968, « Pierre Poivre, l'abbé Galloys et l'introduction d'espèces botaniques et d'oiseaux de Chine à l'île Maurice », *Proceedings of the Royal Society of Arts and Sciences of Mauritius*, vol III, part. 1.

MERCET Suzanne, 1926, « Étude de topographie versaillaise : La maison des Italiens au Grand Montreuil », *Revue de l'Histoire de Versailles*, pp. 168-263.

MONNIER Jeannine, LAVONDES Anne, JOLINON Jean-Claude et ELOUARD Pierre, 1993, *Philibert Commerson, le découvreur du Bougainvillier*, Châtillon-sur-Chalaronne, Association Saint-Guignefort.

MOREL Jean-Paul, 2010 [et suiv.], « Pierre Poivre & Compagnie » ; [en ligne :] <http://www.pierre-poivre.fr>

MOREL Jean-Paul, 2018, *Sur la vie de Monsieur Poivre : une légende revisitée*, s. l. [Saint-Jean-de-Védas], chez l'auteur.

MORSE Hosea, 1926-29, *The chronicles of the East India Company trading to China*, Oxford, Clarendon Press, 5 vol.

PHILIPPAR François, 1843, *Catalogue méthodique des végétaux cultivés dans les jardins des plantes de la ville de Versailles...* Versailles, Montalent-Bougleux.

PLUCHET Régis, 2014, *André Michaux 1782-1785 – L'extraordinaire voyage d'un botaniste en Perse*, Toulouse, Éditions Privat

POITEAU Pierre-Antoine, 1830, « Biographie de Félix Delahaye », *Revue horticole*, p. 237-240.

RAY Desmond, 2007, *The History of the Royal Botanical Gardens Kew*, Kew, Kew Publishing.

RICHARD Hélène, 1986, *Le voyage de d'Entrecasteaux à la recherche de Lapérouse*, Paris, CTHS.

RIVALTZ-QUENETTE Louis, 2000, *The State House « Le Réduit » 1748-1998*, Vacoas (île Maurice), éditions Le Printemps Ltd.

ROBIDA Michel, 1955, *Ces bourgeois de Paris – Trois siècles de chronique familiale de 1675 à nos jours*, Paris, Julliard

ROUILLARD Guy, 1964-1979, *Histoire des domaines sucriers de l'île Maurice*, Les Pailles (île Maurice), The General Printing Stationery Company Ltd.

ROUILLARD Guy et D'ARGENT Gabriel, 2009, *Le Jardin du Réduit, histoire et Botanique*, La Tour Koenig (île Maurice), Imprimerie du gouvernement.

ROUILLARD Guy et GUEHO Joseph, 1983, *Le Jardin des Pamplémousses, 1729-1979 : histoire et botanique*, Les Pailles (île Maurice), The General Printing Stationery Company Ltd.

ROUILLARD Guy et GUEHO Joseph, 1999, *Les plantes et leur histoire à l'île Maurice*, Port-Louis (île Maurice), MSM Ltd.

ROUSSEL Claude-Youen et GALLOZZI Arièle, 2004, *Jardin botaniques de la Marine en France – Mémoires du chef-jardinier de Brest Antoine Laurent (1744-1820)*, Spézet, Coop Breizh.

SPARY Emma, 2000, *Utopia's Garden French Natural History from Old Regim to Revolution*, Chicago, University of Chicago Press.

STAUB François, 1999, *Joseph-François Charpentier Cossigny de Palma : savant et diplomate*, conférence donnée à la Société de l'histoire de l'île Maurice (23 oct. 1999).

STEWART Margaret, 2016, *The Architectural, Landscape and Constitutional Plans of the Earl of Mar, 1700-32*, Dublin, Four Courts Press.

TOUSSAINT Augustin (dir.), 1941, *Dictionnaire de biographie mauricienne / Dictionary of Mauritian Biography*, Curepipe (île Maurice), Société de l'histoire de l'île Maurice.

Une vie, une œuvre, un siècle : exposition François Quesnay, 1994, cat. exp. (Versailles, Grande écurie du roi, juin 1994), Versailles, Archives départementales des Yvelines.

WEULERSSE Georges, 1959, *La Physiocratie à la fin du règne de Louis XV, 1770-1774*, Paris, Presses universitaires de France.